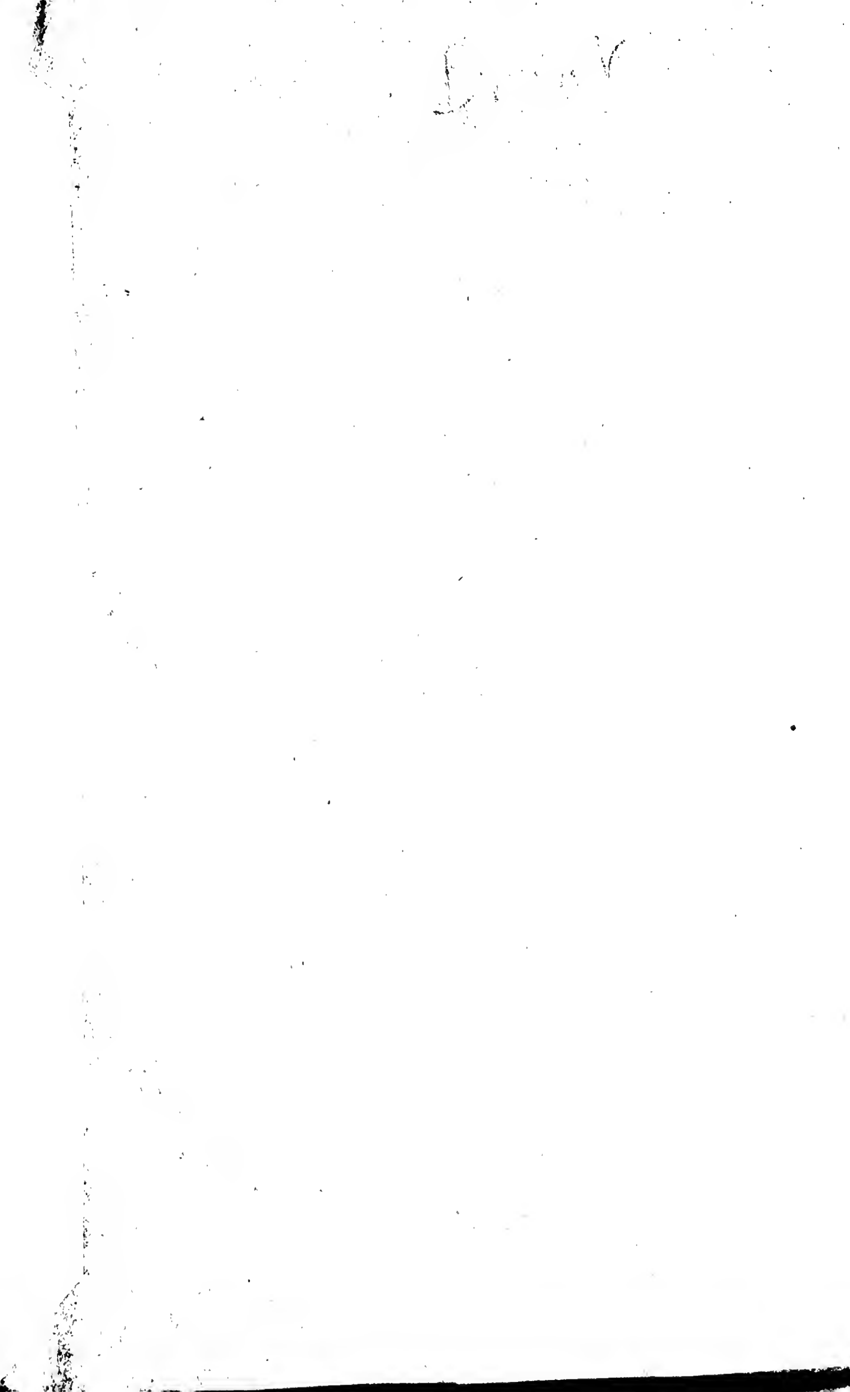
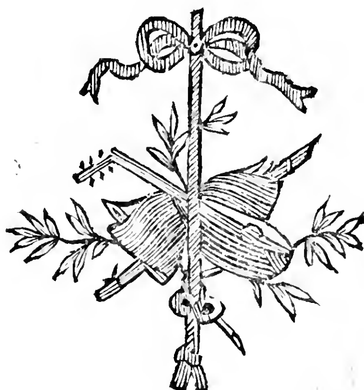
Dorat, Claude Joseph
Le célibataire.



LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.



A AVIGNON,

Chez les Freres Bonnet, Imprimeurs, Libraires
Vis-à-vis le Puits des Bœufs.



M. DCC. LXXVI.



PERSONNAGES.

TERVILLE, *Célibataire.*

MONTBRISSON, *son Oncle.*

LE COMTE DE VERSEUIL.

M. DE SAINGÉRANS.

Mad. DE VERSEUIL.

JULIE.

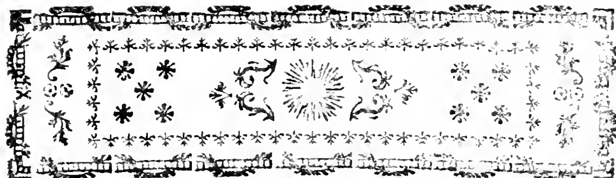
NÉRINE.

LAFLEUR, *Valet de Terville.*

UN LAQUAIS *de Verseuil.*

UN AUTRE LAQUAIS *de Montbrisson.*

La Scène est à la Campagne, dans le Château de Montbrisson.



LE CÉLIBATAIRE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

La Scène représente un Vestibule, terminé par un Jardin.



SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, *seul.*

ELle n'a point paru !... j'ai beau me consulter,
De moment en moment, tout sert à m'agiter.
De chez Dursé sa sœur ma femme est revenue,
Cette nuit !... je souhaite & redoute sa vue.
Du Marquis de Rosanne on la croit veuve ici.
Mon cruel Oncle est seul auteur de tout ceci.
Lui seul de mon Hymen prolonge le mystere ;
Et ma femme.... elle veut que je cherche à lui plaire,
Exige le secret ; m'en a fait un devoir....
Enfin, après six mois, je vais donc la revoir !



SCENE II.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

EH bien ! où vas tu donc, & quelle impatience..

LE VALET.

On a sur l'enveloppe écrit, en diligence....
Lisez....

VERSEUIL.

(*à part.*)

Eh! donne donc. De Terville! comment!...
Va, sors.

LE VALET.

Ne faut-il pas?

VERSEUIL.

Point de raisonnement.

LE VALET *sort.*

SCENE III.

VERSEUIL, *seul, lisant la Lettre.*

» J'Arriverai peut-être aussitôt que ma Lettre :
» Mais près de Montbrisson crains de me compromettre,
» En me désavouant de tout ce que j'ai fait.
» Verseuil, un tel Hymen te convient tout-à-fait;
» Ton intérêt le veut, l'amitié le desire,
» Et j'ai dit en ton nom tout ce qu'il falloit dire;
» Si tu n'en as rien su, c'est un soin de ma part;
» Je n'osois d'un espoir te flatter au hasard.
» Je voulois te surprendre en faisant ces avances,
» Et le succès peut seul couvrir mes imprudences.»
(*A lui-même.*)
Et voilà justement d'où nait mon embarras?
Je tremble de parler.... ou de ne parler pas.
Quoi!... d'honneur, je m'y perds; j'aime, l'Hymen me lie,
Et l'on compte sur moi pour épouser Julie!
Très-bien! aussi Terville a-t-il perdu le sens?
Prendre pour cet Hymen les soins les plus pressans,
Lui, de la liberté, défenseur intrépide!...
(*Apres une pause.*)
Faire un sort à Julie est ce qui le décide.
Que ne l'épouse-t il?
(*Appercevant Nérine.*)
Ah! me voilà perdu.

SCENE IV.

VERSEUIL, NÉRINE.

VERSEUIL.

VOus écoutiez, je crois.

NERINE.

Je n'ai rien entendu.
J'entrois.... mais auriez-vous quelque chose à m'apprendre
Tout ce que vous voudrez, je consens à l'entendre.
Je suis prête, parlez.... que dis je ? en ce moment,
Ce qui doit se passer se devine aisément.

VERSEUIL.

Encore ?

NÉRINE.

Il est très-clair que vous aimez Julie.
Toujours avant la nôce on aime à la folie ;
Mais, tout prêt d'épouser, & de se voir lié,
Le plus heureux Amant n'est heureux qu'à moitié :
Sur les cœurs qu'il soumet l'Hymen agit d'avance,
Et, même avant sa chaîne, on sent son influence ;
On s'inquiete, on rêve, on songe à son destin,
Et l'on est, comme vous, éveillé plus matin.
A propos, pour la Fête un témoin nous arrive,
Une femme agréable, une veuve assez vive,
Madame de Rosanne.

VERSEUIL, *avec un empressement inquiet.*

Oui ? l'aime-t-on ici ?

NÉRINE.

Que vous importe à vous ?

VERSEUIL.

C'est pour être éclairci....
Et Nérine, du moins, la trouve-t-elle aimable ?

NÉRINE.

Mais elle est moitié gaie & moitié raisonnable.
Moi, je n'y connois rien, & vous en jugerez.
Pensez-en bien du mal : vous me le confierez.

VERSEUIL.

Oui : comptez là-dessus.

NÉRINE.

On dit qu'elle est jolie.
Chez nous depuis cinq mois elle s'est établie.
A peine elle connut Monsieur de Montbrillon,
Qu'elle vint à Paris loger dans sa maison ;
Lui, jamais il n'avoit entendu parler d'elle.
La Dame a du babil, de certains airs de zèle,
Et vîte pour Julie on demande ses soins ;
J'avois peu de crédit, il m'en reste encor moins.
Voilà ce que je sais.... & ce que je présage,
C'est qu'elle accourt exprès pour votre mariage;
Il va la réjouir.

VERSEUIL, *à part.*

Je doute de cela.

NÉRINE.

La Marquise aime assez tout ces incidens là.

VERSEUIL, *à part.*

Oh ! celui ci, je crois, n'eſt pas fait pour lui plaire.

NÉRINE.

Pourquoi donc parler bas ? autant vaut-il ſe taire ?
C'eſt-elle. . . .

VERSEUIL.

Dieu ! je ſuis !

NÉRINE.

Je vous en fais bon gré.
Montbriſſon l'accompagne, il eſt enivré.

VERSEUIL, *à part.*

Sortons : malgré ma joie & mon impatience,
Je dois pour le moment éviter leur préſence.
(Il ſort. Nerine ſe retire lentement, & regarde Madame de Verſeuil avec humeur.)

SCENE V.

La Comteſſe de VERSEUIL *ſous le nom de la Marquiſe de* ROSANNE, MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

AH ! je vous attendois avec empreſſement :
Pour la tendre amitié, l'abſence eſt un tourment.
J'avois beſoin de vous, j'ai du chagrin. Julie,
De jour en jour, ſe livre à ſa mélancolie ;
Cette enfant m'inquiete, & ſa moindre douleur
Ne peut être, Madame, étrangere à mon cœur.

Mad. DE VERSEUIL.

Son Pere n'écrit point ; elle y ſonge ſans ceſſe :
Voilà peut être auſſi l'objet de ſa triſteſſe.
A-t-elle enfin reçu de ſes nouvelles ?

MONTBRISSON.

Non :
Ce ſilence m'allarme, & c'eſt avec raiſon.
Quel ami j'ai perdu !

Mad. DE VERSEUIL.

Puis-je ſans imprudence,
Demander le motif d'une ſi longue abſence !
Ce qui vous intéreſſe a droit de me toucher.

MONTBRISSON.

Son malheur eſt de ceux qu'on ne doit pas cacher.
Dorival, (c'eſt le nom du Pere de Julie,)
Dans un poſte éminent honoroit ſa patrie ;
Mais il montroit des mœurs & de la probité :
Il arracha l'eſtime. . . . il fut perſécuté.
Des délateurs puiſſans bientôt ſe réunirent :
D'injurieux ſoupçons par dégrés le noircirent,

Mon ami ſuccomba : coup ſur coup accablé,
De ſes biens, de ſa charge, il ſe vit dépouillé.
La Cour fut prévenue, & la Cour fut ſéduite ;
Contre un infortuné le crédit ſollicite.
Un long temps ſe conſume à détruire un méchant :
Pour perdre un honnête homme, il ne faut qu'un inſtant.
Dorival malheureux reſtoit ſans eſpérance :
Je courus le trouver. » Tu m'aimas dès l'enfance :
» Je te dois tout, lui dis-je, & je viens te l'offrir:
» T'aider dans la diſgrace eſt mon plus grand plaiſir...
» Non, me dit-il, je vais, loin de la perfidie,
» Armer contre le ſort une noble induſtrie ;
» Plus libre & moins connu, je ſerai plus heureux.
» Mais, tu peux ſatisfaire au plus doux de mes vœux ;
» Il me reſte une fille, elle ſera la tienne :
» Je croyois l'élever, que ce droit t'appartienne.
» Je vais pour elle ſeule, au moment du repos,
» Recommencer ma courſe, & chérir mes travaux ».

Mad. DE VERSEUIL.

Quel Pere !... & quel ami !

MONTBRISSON.

Ce récit eſt fidele.
Jugez combien Julie a des droits ſur mon zele !
Elle tient, dans mon cœur, de ſes vertus épris,
La place de ma femme & celle de mon fils.
Suis-je aſſez malheureux ?... Non, Madame, ſans elle,
Je ne ſurvivrois pas à leur perte cruelle ;
Depuis près de deux ans, je les pleure tous deux,
Et toujours leur image eſt préſente à mes yeux.
Tout fuit autour de moi ; je n'ai plus que Julie :
Ma ſenſibilité ſur elle eſt réunie ;
Et, dans cet abandon trop fait pour allarmer,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en eſt digne au moins ; attentive à vous plaire,
Son ame ſe partage entre vous & ſon pere :
Vous êtes tout pour elle.

MOMTBRISSON.

Ah ! n'allez point penſer
Que je nuiſe à ſes goûts, ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici, captivant ſa jeuneſſe,
Enchaîner les beaux ans au ſort de la vieilleſſe ;
Il faut que de ſon âge exerçant tous les droits,
Elle ſoit très-heureuſe, & le ſoit par ſon choix.
Je deſire en ſecret pour ma tendre Julie
Qu'un amour vertueux puiſſe embellir ſa vie :
Je protege & chéris tous les penchans du cœur,
J'en ai ſenti long-temps l'innocente douceur :

Elle doit en jouir : c'eſt là mon eſpérance,
Et ſa félicité ſera ma récompenſe.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel langage touchant ! que vous m'intéreſſez !
Et ſavez-vous ſur qui ſes vœux ſe ſont fixés ?

MONTBRISSON.

Sur perſonne, je crois; mais depuis une année,
Dans mon cœur en ſecret je l'avois deſtinée.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour qui ?

MONTBRISSON.

Pour mon neveu : je croyois vaincre en lui
Ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ramenerez.

MONTBRISSON.

Je crains bien le contraire :
Comme au meilleur principe, il tient à ſa chimere.
Il a dans ſon erreur, dans ſon illuſion,
L'inflexibilité, que n'a point la raiſon.
Il s'eſt déja, Madame, offert dix mariages
Qui lui garantiſſoient les plus grands avantages,
La faveur de la Cour, les graces, les moyens
De ſervir & ſon Prince & ſes Concitoyens;
Il a refuſé tout; & puis, l'âge s'avance;
Il a paſſe trente ans, je n'ai plus d'eſpérance.
S'il avoit moins d'eſprit, & s'il combinoit moins,
Je pourrois augurer le ſuccès de mes ſoins;
Mais, un fou qui raiſonne, un fou, qui ſe croit ſage,
Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
Il eſt né délicat, honnête, généreux;
Il fait taire ſon cœur il ſera malheureux.
Tranquille poſſeſſeur d'une fortune immenſe,
Terville la diſſipe avec indifférence;
Inſenſible à l'eſpoir d'être utile après lui,
Il croit que par le faſte on échappe à l'ennui.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh bien, Monſieur, il faut, en plaignant ſa folie,
Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSON.

Il veut la marier.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui ! Terville, Monſieur !

MONTBRISSON.

Comment ! il s'en occupe.... il y met de l'ardeur !

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Eh ! quel eſt, s'il vous plaît, celui qu'il lui deſtine ?

MONTBRISSON.

Il eſt jeune, placé, d'une ancienne origine,

Ayant l'éclat d'un nom, ſans en avoir l'orgueil,
Charmant; c'eſt en un mot, le Comte de Verſeuil.

Mad. DE VERSEUIL, *avec ſurpriſe & gaieté.*

Le Comte de Verſeuil!

MONTBRISSON.

D'où naît cette ſurpriſe?

Mad. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom? N'eſt-ce point par mépriſe?

MONTBRISSON.

C'eſt le nom ſous lequel il nous fut préſenté,
Et c'eſt celui, dit-on, qu'il a toujours porté.
Le connoîtriez-vous?

Mad. DE VERSEUIL, *ſouriant.*

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il eſt aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il eſt ſage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'aſſure.

MONTBRISSON.

Il ſuffit: votre ſuffrage eſt tout.
Je deſirois quelqu'un qui fût de votre goût:
Verſeuil réuſſira puiſqu'il a ſçu vous plaire,
Madame, & vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Monſieur, je vous déclare, & c'eſt avec regret,
Qu'ici mon entremiſe aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en diſiez, vous voudrez bien, je gage,
De concert avec moi, preſſer ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en diſpenſerez.

MONTBRISSON.

Non aſſurément, non.
Votre ſageſſe aimable aidera ma raiſon.



SCENE VI.

Mad. DE VERSEUIL, *ſeule.*

EN vain à deviner mon eſprit ſe fatigue:
Je ne peux démêler le nœud de cette intrigue.
Le Comte de Verſeuil auroit pu!....
(Pendant ce monologue, Verſeuil entre ſur la Scène.)



SCENE VII.

Mad DE VERSEUIL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Le voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompai-je ? comment!

VERSEUIL.

Ecoutez.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous voici!

VERSEUIL.

Oui, le même toujours; aussi vrai que fidele,
Détestant de mon cœur la contrainte cruelle...
Au gré de mes desirs que vous avez tardé!
Victime d'un ami, d'un soin trop hasardé....
Mais pourquoi revenir sur les maux de l'absence?
La peine est déja loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, *gaiement.*

Je reviens à propos pour votre Hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! cent, pour m'informer.....

VERSEUIL.

Vous le ferez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'est plus sérieux.

VERSEUIL.

Hé bien, daignez m'entendre.
A peine eus-je formé le lien le plus tendre,
Soudain, vous le savez, mon Régiment partit.
L'honneur parle, il commande & l'amour obéit.
D'un exil douloureux enfin le terme expire.
Impatient, troublé, je pars sans vous l'écrire.
Voilà mon tort: j'accours, &, plein d'un juste espoir,
Je vais chez Montbrisson, comptant bien vous y voir.
Mais, sachant qu'avec vous il étoit à sa terre,
Je vis qu'on fait très mal en croyant très-bien faire.
Trompé dans mon attente, isolé dans Paris,
Jugez de mes regrets! je m'accuse, & j'écris.
J'allois fermer ma Lettre, on m'annonce Terville:
De Montbrisson, dit-il, connois-tu la Pupille?
Charmante!... j'y souscris, &, vous sachant ici,
Je brûle d'y venir: il le souhaite aussi;
Nous arrivons... le jour que vous étiez partie,
Et l'on m'apprend alors que j'épouse Julie!

J'étois à mon insçu tellement engagé,
Qu'au silence du moins je me crus obligé;
Je ne l'ai point rompu: dans cette circonstance
Je n'osois de Terville avouer l'imprudence.
Il me quitte, il s'échappe: on m'invite à rester.
Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter;
Et, si dans tout ceci ma conduite est blâmable,
Qu'on s'en prenne à lui seul, qui m'a rendu coupable.

Mad. DE VERSEUIL.

Ah! je respire enfin.

VERSEUIL.

M'auriez-vous soupçonné?...

Mad. DE VERSEUIL.

Puisque je vous revois, tout vous est pardonné.
Ainsi donc dans votre ame & dans votre pensée,
Julie & ses attraits ne m'ont point éclipsée.

VERSEUIL.

Vous!... mais combien de vœux je fais pour son bonheur!
Ses soins pour Montbrisson peignent si bien son cœur!

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verseuil, on dit ce que j'en pense;
C'est la grace naïve unie à la décence.
Elle va me haïr, me détester.

VERSEUIL.

Qui? vous!

Pourquoi?

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir son époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur cessez d'être frappée;
Non, je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaiement.*

Si vous cédiez, au reste, au plaisir de changer,
Je ferois, je vous jure, en fond pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes,
Moi, pour mon compte aussi, j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, *avec vivacité.*

Et quelles, s'il vous plait?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient pressant,

Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'est pas embarrassant;
C'est Terville... c'est lui, n'est-ce pas?... suis-je habile?
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.
Oui, puisqu'il vous a vue, il a dû s'enflammer;
Terville a trop de goût pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, *en confidence.*

Il cache, & ce soupçon doit entraîner le vôtre,

Dans fes aveux pour moi, fes amours pour une autre.

VERSEUIL.

Vous croyez. . . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! je crois qu'il fe trompe à plaifir ;
Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir.
Mais l'autre ? un peu long-temps vous rêverez, j'efpere ;
Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
Entrevoyez-vous ?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà ?

VERSEUIL.

Dites-moi donc. . . . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Monfeigneur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon Oncle ! oh, par exemple, il faut que j'en convienne ;
J'étois loin d'y fonger.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote eft certaine.
Je ne plaifante point : il m'a toujours parlé ;
Il n'a point trop dormi.

VERSEUIL.

Vous l'avie éveillé
C'étoit fa paffion qui l'occupoit.

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :
Il veut venir me voir.

VERSEUIL. (*avec ironie*).

Ici ? Je le redoute.

Mad. DE VERSEUIL.

Il connoît, m'a-t-il dit, Monfieur de Montbriffon ;
D'exercice & d'étude il fut fon compagnon ;
Il arrive ce foir & l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Fort bien ! c'eft fur le tard que mon Oncle foupire ! . . . .
Quand j'y penfe pourtant, il ne m'allarme pas,
Et peut nous aider même à fortir d'embarras.
S'il apprend quil s'agit pour moi d'un mariage,
Notre homme, j'en réponds, va faire un beau tapage ;
Et, grace à fon refus, dont vous ferez témoin,
D'autre explication nous n'aurons pas befoin
Mais, quand pourrai-je donc, me trahiffant moi-même,

A l'univers entier dire tout haut que j'aime !
M'abandonner ſans crainte à des tranſports ſi doux,
M'anorgeuillir enfin du nom de votre époux,
Obéir à l'amour ! Votre délicateſſe.
D'un ſilence forcé m'impoſa la promeſſe.
Sans vous, à feindre ici rien ne m'auroit ſoumis ;
Mon cœur me démantoit quand ma bouche a promis.
Par le même motif hâtant l'effet contraire,
Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire,
Et, lorſque mon bonheur au comble eſt parvenu,
Il me ſemble imparfait tant qu'il n'eſt pas connu.
Vos charmes, vos vertus, tout, me juſtifie,
Et je ne riſque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet Oncle entêté

VERSEUIL.

Le viel extravagant ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſavez à quel point il eſt inconſéquent.
Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire,
Quoiqu'il ſoit, comme on ſait, garçon ſexagénaire
Et libre dans ſes mœurs : pouvez-vous oublier
Qu'il voulût à ſa guiſe un jour vous marier ;
Et que, ſur vos refus, ſa biſarre colere
Nommoit à ſes grands biens un autre Légataire
S'il n'eut de vous, dit-on, arraché le ſerment
Que vous rejetteriez tout autre engagement ?
Oubliez-vous auſſi que la Cour elle-même
Qu'il avoit ſu gagner par quelque ſtratagême,
Deſiroit un hymen ſi contraire à nos vœux ?
Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds ?
Et pour moi quel reproche.... Ah çà, point de mépriſe :
Je conſerve en ces lieux le titre de Marquiſe,
La Comteſſe ſe cache, il le faut, ſongez-y :
N'allez pas vous tromper & parler en mari.
Chut ! on entre !

SCENE VIII.

LES MEMES; NERINE.

NERINE (*à part au fond du Théâtre*).

Elle arrive, & la voilà qui cauſe
Avec un inconnu !.... c'eſt une étrange choſe
Que ce babil ſans fin !....

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! Nérine, bon jour.
Ta Maîtreſſe, dis-moi, ſait-elle mon retour ?

NERINE (*séchement*).

Oui, Madame, & je viens demander audience.
Elle descend,

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ?

NERINE.

C'est par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.
(*M. & Mad. de Verseuil se font une révérence bien cérémonieuse, & sortent chacun de leur côté*)

SCENE IX.

NÉRINE VERSEUIL.

NÉRINE (*à Verseuil qui s'en va*).

Ecoutez donc, Monsieur....
Où courez-vous si vîte avec cet air d'humeur ?
Bon soir. Ce Comte là ressemble à la Marquise ;
Ils s'entendent déjà ; je n'y serai plus prise.
Ah ! le maudit séjour ! Ce Verseuil n'est qu'un fat ;
Et Terville..... est un sot avec son célibat.

SCENE X.

LAFLEUR, NÉRINE.

LAFLEUR (*sans être vu, en faisant claquer son fouet*).

Vite, à boire au Courier ?

NÉRINE.

Oh ! c'est Lafleur, je pense ;
Oui, je le reconnois à la soif : sa présence
Va m'égayer au moins ; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR (*sans voir Nérine, en bottes, & se précipitant dans un fauteuil*).

Toujours sur les chemins ! c'est un métier fâcheux.
Monsieur Terville ainsi me lasse à ne rien faire ;
Toujours du mouvement, & jamais une affaire !
(*Appercevant Nérine*).
Ah ! friponne, bon jour !

NÉRINE.

Ce ton est cavalier.

LAFLEUR.

Ce sont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NÉRINE.

(*à part*) (*haut*)

Je l'aime, ce Lafleur... ainſi ton Maître arrive ?

LAFLEUR.

Oui ; moi, j'ai dévancé Jaſmin, Germon, Lolive,
Et me voilà, peſtant, enrageant de mon mieux,
Bien roué, bien briſé, mais toujours amoureux.

NÉRINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc ſans ceſſe ?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville eſt dans l'ivreſſe ;
Il va, vient, s'étourdit. C'eſt ici, puis c'eſt là,
Jamais de poſte fixe ; &, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins ſecrets, quelque inviſible flâme.

(*Obſervant Nérine*).

Souvent je l'ai ſurpris pouſſant de longs ſoupirs.....

NÉRINE.

Bon !

LAFLEUR.

Ses diſtractions ne ſont pas des plaiſirs.

NÉRINE.

Mais encor ? Que fais-tu ?

LAFLEUR.

Qui ? moi, je conjecture.
Suffit... de ce train-là quoiqu'ici je murmure ;
Mes courſes cependant valent bien le repos.
J'ai, pendant ma quinzaine, été dans dix châteaux.
Des ſpectacles par-tout, des fêtes, grande chere.

NÉRINE.

Oui-dà ? mais je veux, moi, qu'on ſoit plus ſédentaire ;
Sur ce principe là regle-toi déſormais :
Tu m'as placée ici, pour ne t'y voir jamais ;
Point d'intrigue à mener, point d'amant, quel ſupplice !
J'ai du zele de reſte, il eſt ſans exercice ;
Ma Maîtreſſe eſt charmante, & je la ſers de cœur.
Eh bien ! elle m'évite & ſe tait.

LAFLEUR.

Quel malheur !

NÉRINE.

Il eſt déſeſpérant.... je ſuis d'une colere ! ...
Songe à m'épouſer vîte, afin de me diſtraire !

LAFLEUR (*ſe levant avec précipitation & regardant de tous côtés*)

T'épouſer ! bouche cloſe ; au moins baiſſe le ton :
Mon Maître eſt inflexible & n'entend pas raiſon
Sur cet article là.

NÉRINE.

Ni moi non plus, j'eſpere

LAFLEUR, (*d'un ton important.*)

Il faut, pour le ſervir, être Célibataire,
C'eſt l'ordre ; & moi, ſur-tout, comme premier Valet,
Je dois m'aſſujettir à l'état qui lui plaît.

NÉRINE.

Il me déplaît à moi.

LAFLEUR.

Vraiment, c'eſt que tu m'aimes.

NÉRINE.

Je ris de voir Lafleur adopter des ſyſtêmes :
Rien n'eſt auſſi bouffon.

LAFLEUR.

Auſſi prudent : enfin,
Aujourd'hui marié, je ſuis chaſſé demain.

NÉRINE (*avec impatience.*)

L'une obſerve en ces lieux un ſilence tenace ;
L'autre y défend l'hymen.... Que veulent-ils qu'on faſſe ?

LAFLEUR (*ſe rapprochant.*)

Je te le dirois bien.

NÉRINE (*ſe rapprochant.*)

Et je n'entendrois pas.

LAFLEUR.

Quoi ?

NÉRINE.

L'amour conjugal a pour moi des appas.
Ou le Notaire, ou rien.

LAFLEUR.

Ou rien. Voilà le diable.
(*à Nérine qui s'en va.*)
Où vas-tu donc ?

NÉRINE.

Chercher un amant plus traitable ;
Qui n'ait pas comme toi le goût de voyager,
Et qui, juſqu'à l'hymen veuille bien déroger.

LAFLEUR.

J'ai le ton de mon ſiecle.... entre nous, ſauf le blâme ;
Je penſe en eſprit fort, toi tu parles en femme.

NÉRINE.

D'accord.

LAFLEUR.

Ecoute-moi.

NÉRINE.

Non, pas un mot.

LAFLEUR (*courant après elle.*)

Je vais
Déjeûner avant tout, &.... nous verrons après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE (*à Julie qui ne la regarde point*).

Ne me voyez-vous point ? Ne ſuis-je rien au monde ?
Interrogez-moi donc pour que je vous réponde.

JULIE.

T'interroger ! Sur quoi ?

NERINE.

Parfaitement trouvé !
Comment ! Sur quoi ? Sur tout... Terville eſt arrivé.

JULIE (*froidement*).

On l'attendoit.... eh bien ?

NERINE.

Eh bien, Mademoiſelle.....
C'eſt qu'on eſt à l'affût de la moindre nouvelle.
Il amene Lafleur..... riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu ?

NÉRINE.

Mais vraiment, je le crois.
J'ai vu Lafleur auſſi.

JULIE.

Nouvelle fort utile !

NERINE.

Plus que vous ne penſez.

JULIE.

La ſanté de Terville ?.....

NERINE.

Eſt très-bonne.

JULIE) *toujours ſérieuſement & d'un ton froid*).

Tant-mieux.

NERINE.

Un peu las.

JULIE.

Il court tant !

NERINE.

Eh ! oui : que voulez-vous ? Il s'amuſe d'autant.
Chacun a ſon plaiſir & ſon goût dans la vie :
Terville eſt enchanté quand ſon cercle varie ;
De nos jeunes oiſifs il eſt le plus errant :

Mais cela, comme à moi, vous eſt indifférent ;
Nous n'y prenons pas garde. Il court, grand bien lui faſſe !
Je ferois comme lui ſi j'étois à ſa place ;
On eſt libre &... l'on va... bon, je vous parle en vain,
Vous ne m'écoutez pas ; maudit ſoit le deſtin !
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendreſſe ;
Et je ne ſais jamais ce qui vous intéreſſe.
Oui : je ſeche ſur pied... des ſoupirs !... & puis, rien.
Quelques mots échappés vous ſoulageroient bien,
Un *ſeul*... pour eſſayer.

JULIE.

Nérine, êtes-vous folle ?

NERINE.

Oh ! je le deviendrai..... ce ton froid me déſole.

JULIE.

Jamais, quoi qu'il arrive ; il ne faut s'oublier :
Je n'ai rien à vous dire, & rien à confier.

NERINE.

Juſtement. Quel travers ! triſte, j'eune & jolie...
Pourtant cela promet.

JULIE.

Finiſſons, je vous prie.

NERINE.

Allons, me voilà bien. Vous parlerez, ſinon
Je n'y tiens plus, je pars & ſors de la maiſon.
(*Elle ſort.*)



SCENE II.

TERVILLE *en habit de campagne très-bien élégant* ;

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, *à Julie.*

LE voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.
Je chéris cet aſyle.....

MONTBRISSON.

Il eſt calme & champêtre,
L'air naturel y regne, & cet air là m'eſt bon.
Cette fois votre abſence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois ſemaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSON.

Ah! j'en crois mieux Julie;
Elle compte les jours: ma Pupille s'ennuie!

JULIE.

Avec vous! ... moi! jamais.

TERVILLE, *à Montbriſſon.*

D'un reproche flatteur
Je connois tout le prix; rien n'échappe à mon cœur.
(*Regardant Julie.*)
Oh! pendant mon ſéjour, je prétends la diſtraire.
(*Bas, à Montbriſſon.*)
J'ai de très-grands projets!... Verſeuil a-t-il ſu plaire?
(*haut.*)
Bals ſur bals!...

MONTBRISSON, *riant & regardant Julie.*

Bon!

JULIE.

Pourquoi tous ces plaiſirs bruyans?

TERVILLE, *ne la quittant pas des yeux.*

En effet, rire, aller, danſer, à dix-huit ans,
(*à Montbriſſon.*)
Rien n'eſt moins naturel... comme elle eſt raiſonnable!
Sa rêverie eſt douce, & la rend plus aimable.
J'aime à la retrouver.

MONTBRISSON.

Et vous partez toujours!
Où diable a-t-il été?

TERVILLE.

Mais j'ai paſſé trois jours
Chez Eglé, deux plus loin; le reſte, chez Mélite,
Femme très-agréable, & que par-tout on cite;
On eſt très-bien chez elle; on y vit librement,
Comme l'on veut.

MONTBRISSON, *avec ironie.*

Auſſi vous y voit-on ſouvent!

JULIE.

Cette Mélite eſt jeune?

TERVILLE.

Aſſez.

JULIE.

Elle eſt jolie?

TERVILLE.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaiſanterie!

TERVILLE.

Je ne plaiſante point.

JULIE.

On vous a donc gardé
Pendant tout ce temps là ?

TERVILLE.

Malgré moi j'ai cédé.

MONTBRISSON.

Prêt à recommencer demain. . . . Ciel ! quelle vie !

JULIE.

Monſieur a bien raiſon.

MONTBRISSON.

Oh ! c'eſt une manie ;
Car enfin, dites-moi, puiſque je vous tiens là,
Qu'eſt-ce que vous trouvez de plaiſant à cela ?

TERVILLE.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuſe.
(Avec une ſorte de melancolie.)
Je me diſtrais, au moins. . . . trop heureux qui s'amuſe !

MONTBRISSON.

Heureux qui ſent le prix de la ſimplicité,
De la paix domeſtique & de la vérité !
Voilà les ſeuls plaiſirs, tout le reſte eſt folie.
Mais je veux vous parler. Laiſſe-nous, ma Julie.
Sur-tout, ne ſois plus triſte, & crois que ton bonheur
Eſt le vœu le plus doux, le plus cher à mon cœur.
(Elle ſort.)



SCENE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

TERVILLE *(la ſuivant des yeux.)*

Que j'aime ce maintien, cette grace touchante !
Je la trouve embellie, & ſa candeur m'enchante.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer, que te faut-il de plus ?
Tu vantes ſes appas, tu crois à ſes vertus,
Et ſouhaiter qu'un autre en ſoit dépoſitaire !
Obéis à ton cœur, cede au mien qui t'éclaire.
Ma fortune eſt ſa dot.

TERVILLE.

A quoi bon inſiſter
Sur ce que je ne puis ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'eſt ce dont je me plais, & c'eſt ce qui m'arrête,
Car mon premier deſſein roule encor dans ma tête ;
Ton hymen. . . .

TERVILLE.

Ah ! de grace, oubliez ce projet.
Pour vous en détourner, n'ai-je point aſſez fait ?
Quand j'établis Julie & m'empreſſe pour elle,
Je dois être à l'abri d'une inſtance nouvelle.

MONTBRISSON.

Mais tu l'aimes, dis-tu ?

TERVILLE.

Comment faire autrement ?
Sans doute, elle m'eſt chere.

MONTBRISSON (*avec impatience.*)

Eſprit inconſéquent!
Je n'entends rien encore au motif qui te guide,
Tout dans elle te charme.... un travers te décide!
Conſulte le bon ſens.

TERVILLE.

Eh ! lui ſeul eſt ma loi.

MONTBRISSON.

Il te dit, n'eſt-ce pas, qu'il faut vivre pour ſoi,
Ce qu'on nomme penchant, l'appeller tyrannie,
Eluder le tribut qu'on doit à la Patrie ;
Et qu'un ſage, un grand homme, un philoſophe enfin,
Devient un être à part qui n'a plus rien d'humain ?

TERVILLE.

Il me dit d'être heureux, ou de chercher à l'être ;
En garde contre moi, de m'en rendre le maître ;
D'être libre ſur-tout, de craindre & d'éviter
Un fardeau que l'on prend pour ne le plus quitter.
J'ai calculé les maux, peſé les avantages :
Rêver ſur le bonheur eſt l'étude des ſages ;
Ce fut auſſi la mienne.... Oui, Monſieur, vous riez!
Mais je le prouverois ſi vous y conſentiez.
N'attaquez pas mon cœur : il eſt né très-ſenſible ;
Il eſt armé peut-être, & non pas inflexible.
Ah ! j'étois confiant : mes premieres ardeurs
Me laiſſoient le bandeau des aimables erreurs.
Fait pour croire à l'amour, pour ſentir ſon ivreſſe,
Je voulois un lien qui fixât ma jeuneſſe ;
Mais j'éprouvai bien-tôt, & ſus à mes dépens,
Que le ton de nos mœurs éteint nos ſentimens.
On ſe charge en courant d'une chaîne légere ;
L'enchantement d'aimer cede à l'orgueil de plaire ;
On eſt ſans paſſions où dominent les goûts,
Et l'on ſe ſent bleſſer dans les nœuds les plus doux:
Ce coup d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule,
Je m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule ;
Je les ai craints tous deux, &, dans mon juſte effroi,
Je me ſuis bien promis de dépendre de moi ;
La prudence a vaincu.

MOMTBRISSON.
Quelle bisarrerie !
De ta fausse raison, que ton cœur se défie.
Lorsque de la nature on combat l'ascendant,
Terville, on est barbare, & l'on n'est pas prudent.
Les femmes..... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infideles,
Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer,
Et que, sans nuls remords, on peut déshonorer ?
TERVILLE.
Ah Dieu ! que dites-vous ? Que c'est mal me connoître !
Nul autre plus que moi ne les aime peut-être.
J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
Délices de l'esprit & le besoin du cœur.
L'Amant piqué s'en plaint, le sot les calomnie.
Pour moi, je leur devrai les charmes de ma vie.
Mais pourquoi sous le joug languir emprisonné ?
Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
Un encens libre & pur est bien plus fait pour elles.
Quel qu'il soit, l'esclavage a des suites cruelles ;
Il amene les torts, les langueurs, les dégoûts.
Pour devenir tyran, il suffit d'être époux.
Mille exemples fameux ont trop su nous l'apprendre.
L'homme, armé de pouvoir, néglige d'être tendre :
Impérieux & froid, même au sein des desirs,
En acquérant des droits, il perd tous ses plaisirs.
MONTBRISSON.
Illusion d'un cœur qui s'abuse lui-même !
TERVILLE.
Ah ! c'est un sentiment beaucoup plus qu'un systême.
Je ris d'un être vain, inquiet, soucieux,
Qui se charge, au hazard, d'en rendre un autre heureux.
C'est bien assez, helas ! pour nos forces bornées,
D'avoir à soutenir nos propres destinées.
Oui, l'on est peu sensé, lorsqu'aux pieds des Autels
On va courber son front sous des nœuds éternels,
Et, du moment qui naît à peine étant le Maître,
On ne peut garantir le moment qui doit naître ;
(Voyant que son Oncle désapprouve.)
C'est une opinion, c'est la mienne : après tout ;
L'attrait seul nous décide, & chacun suit son goût :
Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme,
On peut, sans être époux, être fort honnête homme.
Mon Cher Oncle d'ailleurs, pourquoi vous plaindre ainsi ?
Contre ce chaste Hymen, j'ai beau m'être endurci,
Je le vois quelquefois sans qu'il me scandalise.
Le Comte, par exemple, est un choix que je prise,
Fait pour votre Pupille : eh bien ! moi, je consens
Qu'ils s'embarquent tous deux sur la foi des sermens:

Ce bonheur, contre qui mon ame eſt révoltée,
Eſt, je le vois, le ſeul qui ſoit à leur portée.
Verſeuil juſtement l'homme qu'il nous falloit ;
Verſeuil, aux qualités joint la grace qui plaît....
Mais, cet Hymen conclu, j'en puis empêcher mille;
Et c'eſt au moins, Monſieur, un moyen d'être utile.

MONTBRISSON.

Puiſque ton cœur s'oppoſe à mon plus cher eſpoir,
Et qu'enfin tu le veux, il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon Oncle, faites plus; contentez mon envie :
N'en aſſurez pas moins votre bien à Julie;
Ce ſera m'enrichir que de lui tout donner.

MONTBRISSON.

Comment?

TERVILLE.

Ce cœur ſi froid voudroit la couronner.

MONTBRISSON.

De l'héroïſme, allons.... mais Verſeuil doit dépendre...

TERVILLE.

Son Oncle à vos deſirs ne pourra que ſe rendre.

MONTBRISSON.

Quel eſt-il?

TERVILLE.

Saingérans.

MONTBRISSON.

Quoi! ce fou ſuranné,
Vieux garçon bien oiſif qu'on croit bien fortuné;
Dameret fémillant dans un corps tout débile,
Qui promene à grands frais ſon aſthme par la ville,
Et chez qui, malgré l'âge appeſanti ſur lui,
Rien n'eſt encor profond que le vice & l'ennui.

TERVILLE.

Lui-même.

MONTBRISSON.

Il nous arrive; il vient de me l'écrire:
On a beſoin de lui; qu'il vienne.

TERVILLE.

On peut en rire,
Il vous amuſera.

MONTBRISSON.

Non pas, aſſurément:
Mais je me munirai de ſon conſentement.

TERVILLE.

Il ignore donc tout?

MONTBRISSON.

Oui; du moins je le penſe.
Sa Lettre dit qu'il veut renouer connoiſſance.

TERVILLE.

Où peut être Verſeuil ? ceci va le charmer,
Connoiſſant mieux Julie.... ah ! comme il doit l'aimer !

MONTBRISSON.

Je l'ai laiſſé tantôt ſeul avec la Marquiſe.

TERVILLE, *gaiement & légérément.*

Comment ſeul avec elle ! & Julie autoriſe....
Elle eſt donc de retour ?

MONTBRISSON.

Eh ! mais apparemment.

TERVILLE.

Et Verſeuil la connoît ?

MONTBRISSON.

Beaucoup.

TERVILLE.

Infiniment ;
Cela m'en a tout l'air.... la Marquiſe l'eſtime ?

MONTBRISSON, *s'impatientant.*

Oui, oui.

TERVILLE.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime.
(*à part.*)
Il ne perd pas ſon temps.

MONTBRISSON.

L'éloge qu'elle en fait
M'a même pour Verſeuil prévenu tout-à-fait.
J'honore cette femme on ne peut davantage :
La ſageſſe indulgente eſt ſon heureux partage.

TERVILLE.

Et ſe connoiſſent-ils depuis long-temps ?

MONTBRISSON.

Ma foi ;
Je n'en fais rien du tout : tu te mocques de moi
Avec tes queſtions.

TERVILLE.

C'eſt que j'avois envie....

MONTBRISSON.

Je vais chercher Verſeuil, & parler à Julie.

TERVILLE.

Vous m'enverrez le Comte ?

MONTBRISSON.

Oui, vraiment ; il le faut.
Il eſt eſſentiel qu'il s'explique au plutôt.
(*Avec ironie.*)
Votre exemple déja l'aura gagné peut être ;
On fait bien des progrès avec un ſi bon Maître.

TERVILLE, *très-ſérieuſement.*

Je vous réponds que non : je le déciderai....

Et je vous garantis que je le marierai :
J'ai mes raisons.

MONTBRISSON.

Adieu.

SCENE IV.

TERVILLE, *seul.*

BOn ! à ce qu'il me semble ;
La Marquise & Verseuil sont assez bien ensemble.
Le moyen de souffrir un tort aussi marqué !
Je ne suis point jaloux, mais je suis très-piqué.
Ah ! Monsieur de Verseuil ; vous allez un peu vîte ;
De vos pouvoirs ici vous passez la limite.
Calmez-vous s'il vous plaît, réprimez cette ardeur....!
Et laissez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
Même alors qu'il s'immole, & qu'il la sacrifie,
Je ne sais quel attrait me ramene à Julie ;
Je dois m'en défier, renfermer mon secret,
Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
Refroidi par l'Hymen, je me verrois moi-même....

(*Du ton le plus sensible.*)

Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime !
Si la Marquise veut, elle va me sauver ;
Et d'un attachement un goût peu préserver.
Mais, quoi !... si je déplais, si mon espoir l'offense....
Je m'en consolerai par mon indépendance.

SCENE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

VERSEUIL.

AH ! Terville, bon jour !

TERVILLE, *froidement.*

Ah ! Monsieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là ?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien, parle.

TERVILLE.

Julie

Est jeune, intéressante.

VERSEUIL.

Eh ! qu'eſt-ce qui le nie ?
J'en conviens volontiers.

TERVILLE, *dun ton paſſionné.*

Julie a de ces traits,
Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais :
On veut les retrouver dans ceux que l'on adore ;
On croit n'y plus ſonger, & l'on y rêve encore :
C'eſt un... je ne ſais quoi, plus doux que les appas,
Et le cœur qui le ſent, ne le définit pas.

VERSEUIL.

Comment donc ! ce portrait, plein de délicateſſe,
Eſt digne d'un Amant, & reſſemble à l'ivreſſe ?

TERVILLE.

L'amitié peint ſouvent auſſi bien que l'amour.

VERSEUIL.

Tu m'étonnes au moins !

TERVILLE.

Au but.

VERSEUIL.

Oui, ſans détour.

TERVILLE.

Julie a tout, beauté, grace... une ame ſi pure !
Emparez-vous d'un bien qu'un ami vous aſſure.
Ou, vous ne ſavez pas ce qu'ici vous perdez....
Ou, vous manquez, Monſieur, à tous les procédés...

VERSEUIL.

Eh ! bon Dieu ! quels grands mots !

TERVILLE.

Non, non, ce ſont des choſes.

VERSEUIL.

Ecoutes : ce tréſor qu'ici tu me propoſes,
Ce bien que d'accepter tu me fais une loi,
Que ne t'en ſaiſis-tu ?

TERVILLE (*furieux.*)

Que dites-vous ? Qui ? moi !
Il le faut avouer.... La tyrannie eſt forte.

VERSEUIL (*gaiement.*)

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte ?

TERVILLE (*toujours avec vivacité.*)

Je n'aime point Julie.... & vous pouvez le voir :
Mais quand je l'aimerois, je voudrois la pourvoir ;
Je voudrois....

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !
D'honneur, vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur, tu n'es pas ſage.
Croyois-je t'offenſer? & puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre Oncle vient.

VERSEUIL.

Je le ſais.

TERVILLE.

Quelle encore?

VERSEUIL.

D'abord c'eſt qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire eſt viſible, & j'en ſuis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les Amans!... des ombrages ſans fin!
Mais, pour croire à cela, quel motif eſt le vôtre?
Là.... pourquoi vous haïr?

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre! Et qui?

VERSEUIL (*en obſervant Terville.*)

Ma foi, je ne te dirai pas;
Mais je m'éclaircirai; je veux....

TERVILLE.

Bel embarras!
T'es-tu perſuadé dans le fond de ton ame
Qu'on doit avec délire être aimé de ſa femme?
Ce feroit un peu loin pouſſer l'illuſion.
L'hymen eſt, tu le ſais, un Dieu plein de raiſon,
Et l'amour même eſt ſage à l'aſpect d'un Notaire.
(*Plus ſérieuſement.*)
Mais tu ne dis pas tout: allons, treve au myſtere,
Conviens-en; la Marquiſe a paru dans ces lieux,
Et ſeule a tout brouillé: parle vrai, je le veux,
J'ai droit de l'exiger.... tu l'aimes, je parie!

VERSEUIL.

Parbleu! tu gagnerois, &....

TERVILLE.

Point de raillerie?
Il s'agit d'amitié, je penſe; ſans cela
Je ferois très-choqué de ce procédé là.
Julie en ce ſéjour eſt ton unique affaire;
Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire,
Voilà ta miſſion & mon arrangement:
Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment;

Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchise,
Tu dois, presque pour rien, y compter la Marquise.

VERSEUIL, (*riant.*)

Comment? presque pour rien!

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'est me contrarier que lui rendre des soins:
Puisqu'il faut dire tout, j'ai des projets sur elle;
De l'objet que je cherche elle est le vrai modele:
Elle a de la gaieté, des mœurs, le meilleur ton;
Elle pense, elle est veuve, & moi, je suis garçon:
Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confidence.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh! mais, avances-tu?

TERVILLE.

Mais.... j'augure assez bien,
J'ai déja même écrit.

VERSEUIL, (*avec une sorte d'inquiétude*)

Et pour réponse.

TERVILLE.

Rien.

VERSEUIL.

Progrès encourageant!

TERVILLE.

Je saurai la réduire.
Par cent nouveaux secrets je prétends la séduire;
J'en inventerai tant, qu'elle n'y tiendra pas;
Je te dirai ma marche & tu m'applaudiras.

VERSEUIL.

Peut-être.

TERVILLE.

Il faudra bien: oui, malgré ton peut-être,
Apprens qu'on est aimé lorsqu'on s'obstine à l'être.
Mais sois discret, afin que mon bonheur soit pur.

VERSEUIL.

Tu ne pouvois choisir un confident plus sûr,

TERVILLE.

Il est essentiel, tu vois, de nous entendre;
Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre;
Tu dois me servir même, au lieu de me croiser;
Fais que l'on m'aime, & moi, je te fais épouser.
Par des soins mutuels, tenons avec adresse,

Toi, ta femme, de moi ; moi, de toi, ma Maîtresse.
Vraiment, tu dois m'aider.

VERSEUIL.

Modere ce transport.

TERVILLE.

Tu t'en trouveras bien, mettons-y de l'accord.
Dis, me le promets-tu ?

VERSEUIL, *riant.*

Mais, non ; en conscience.

TERVILLE.

Tu ris ?

VERSEUIL, *riant plus fort.*

Ce que tu dis est plein d'extravagance.

TERVILLE.

Voilà de nos amis !

VERSEUIL, *riant toujours plus fort.*

Tes discours sont si fous !

TERVILLE.

Vous faites tout pour eux, ils ne font rien pour vous.
Mais la Marquise approche ; & je vais, sans mystere,
Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

VERSEUIL.

Devant moi ?

TERVILLE.

Pourquoi non ?

VERSEUIL.

Cela seroit plaisant.

Et....

TERVILLE.

Monsieur aujourd'hui trouve tout amusant.

VERSEUIL.

Oui.



SCENE VI.

LES MEMES ; Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Les propos sont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire :
Terville me contoit la plus plaisante histoire.

TERVILLE, (*un peu embarrassé.*)

Madame, pardonnez, si mon empressement....
(*à Verseuil qui rit.*) (*à Madame de Verseuil.*
Paix donc.... j'allois monter dans votre appartement ;
J'ai rencontré Verseuil.

Mad. DE VERSEUIL.
Point de cérémonie.
O Ciel! des complimens auriez-vous la manie ?
TERVILLE.
Non; mais, il eſt des ſoins.... il m'a ſeul arrêté;
Il eſt ſur un article à tel point entêté!...
(*Pouſſant Verſeuil.*)
Va-t-en donc.
Mad. DE VERSEUIL.
Hem? comment? qu'eſt-ce que vous lui dites?
TERVILLE, (*le pouſſant plus fort.*)
Oh! c'eſt qu'aux environs il doit quelques viſites;
Je le preſſois d'aller.
VERSEUIL.
J'y vais; il le faut bien:
Je ne veux point troubler un ſi doux entretien.



SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

TERVILLE.

ALlez-vous me gronder? êtes vous courroucée!
Mad. DE VERSEUIL.
Pourquoi? pour une Lettre, il eſt vrai peu ſenſée,
Mais qui m'a réjouie: en vérité, Monſieur,
Tout cela n'eſt point fait pour donner de l'humeur.
Votre démarche eſt folle, & pourtant naturelle.
J'en ai ri; voilà tout.
TERVILLE.
Voilà ce qu'on appelle
Un ſang froid admirable.
Mad. DE VERSEUIL.
Il en faut quelquefois.
Vous avez vos écarts, & nous avons nos loix.
Vous avez cru, ſans doute, & je vous le pardonne,
(*Avec beaucoup d'ironie.*)
Qu'à diſtraire un moment je pouvois être bonne;
Que je préférerois des liens plus aiſés
A ces nœuds ſolemnels qui nous ſont impoſés.
Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire,
Fort bien! il faut en tout garder ſon caractere.
Mais j'ai le cœur, l'eſprit, la tête mal rangés;
Et je vous ennuirois avec mes préjugés.
Je tiens aux vieilles mœurs, aux décences antiques.
C'eſt ma façon de voir; elle eſt des plus gothiques:

Je me déclare au moins, & ne me masque pas.
Le mariage même eut pour moi des appas,
J'en aimai les devoirs, les égards volontaires,
Je suis un composé de petites miseres
Qui ne vous iroient pas, dont vous seriez honteux;
Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

TERVILLE.

Eh quoi! l'Hymen en vous trouve une apologiste!
Vous aimeriez ce joug & ce contrat si triste,
Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins,
Assujettit deux cœurs que l'attrait n'a pas joints;
Gêne & lasse bientôt la femme la plus sotte,
Fait deux dupes toujours, & souvent un despote!
Ainsi, vous serez donc (disons-le... sans détour,)
Epouse sans bonheur, ou veuve sans amour?

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaiement.*

Justement, sans amour; moi, c'est ma fantaisie,
Et je m'en trouve bien...

TERVILLE.

Fausse philosophie!

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en disiez, j'en ai de tems en tems...
Pour mes opinions, non pour mes sentimens.
J'aime assez votre esprit, & même plus qu'un autre:
Mais ne me parlez point d'un cœur tel que le vôtre.
Je m'en défierois trop.

TERVILLE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoiqu'il soit très-solide, il a l'air trop distrait.
A force de raison vous n'êtes pas trop sage:
Guidé par le caprice, emporté par l'usage,
L'amant qui vous ressemble est toujours très léger,
Ou, s'il devient profond, c'est dans l'art de changer;
Il trompe par état, céde à la plus nouvelle,
Est séduisant, parjure, & gaiement infidele.

TERVILLE.

Ah! peignez-moi, de grace, avec d'autres couleurs:
Ce ne sont là mes vœux, mes penchans, ni mes mœurs.
Malheur à qui ne voit dans l'état le plus sage,
Que le droit de céder à son humeur volage!
L'amant qui me ressemble, heureux de s'enflammer,
Veut aimer librement afin de mieux aimer:
De s'engager ailleurs il est toujours le maître,
Mais son cœur est constant pour le plaisir de l'être.
Des gens dont vous parlez, si j'avois les défauts;
Si j'étois indiscret, léger, cruel ou faux,
Prétendrois-je à vous plaire? en aurois-je eu l'envie?
Lorsque vous m'accusez, mon choix me justifie.

Quant à l'extérieur, convenez cependant,
Qu'on peut être à la fois & ſenſible & galant.
Vous ne m'approuvez pas! eh quoi! ſeroit-ce un crime,
De venger les attraits d'un nœud qui les opprime;
D'offrir au juſte orgueil d'un ſexe idolâtré,
Ce culte ſi flatteur des maris ignoré,
Entre mille Beautés de n'en exclure aucune,
Et, toutes les aimant, de n'en préférer qu'une,
De cacher... juſqu'au choix qui peut énorgueillir,
Et d'enchaîner l'amour ſous les loix du plaiſir?

Mad. DE VERSEUIL.

Ce langage eſt joli; le croyez-vous bien tendre?

TERVILLE.

A ce reproche là je n'ai point dû m'attendre.

Mad. DE VERSEUIL, (*obſervant Terville*).

Vous êtes, dites-vous, épris de mes appas;
Et moi, je vous préviens que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Qui, moi? lorſqu'un aveu...

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en ſuis pas la dupe.
J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.
Si vous vous déguiſiez vos véritables feux!...
Souvent on eſt fripon, de peur d'être amoureux:
Là, conſultez-vous bien.

TERVILLE, (*à part.*)

Que veut-elle me dire?
(*Haut.*)
C'eſt un prétexte vain que je pourrois détruire.
Ah! je vois ce que c'eſt: Verſeuil apparemment
Vous aura conſeillé ce cruel enjoûment:
Au reſte, il faudra bien que votre cœur l'oublie;
Car vous ſavez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! c'eſt à faire à vous.

TERVILLE.

J'y compte, &, dans ce cas,
Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez, comme lui, je vais rire.

TERVILLE.

De lui? je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

TERVILLE.

Ah! de grace, un moment.... s'il faut être jaloux,
J'en ſuis capable, au moins, très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui? vous!

Vous

Vous le dites d'un ton perſuaſif.

TERVILLE.

Madame,

Ne m'en défiez pas, je connois bien mon ame :
Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant,
J'aurai, quand je voudrai, les défauts d'un Amant.

Mad. DE VERSEUIL.

On entre ; c'eſt votre Oncle.

TERVILLE.

Ah ! du moins, je vous prie,

Ne l'inſtruiſez de rien.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons ! quelle folie !

Moi, j'ai preſque oublié ce que vous m'avez dit.

TERVILLE.

Quoi ?... ma foi, je m'y perds, ſa gaieté m'étourdit.
(Il rencontre ſon Oncle qui lui fait un accueil très-froid, & il ſort.)



SCENE VIII.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

AIdez-moi de vos ſoins ; je viens de voir Julie,
Madame, &, ſur Verſeuil quand je l'ai preſſentie,
Elle a marqué ſoudain la plus vive douleur.
Quelque choſe l'agite & tourmente ſon cœur.
J'ai voulu la preſſer, connoître ſes alarmes,
Ses yeux, en ſe baiſſant, ſe ſont mouillés de larmes ;
Elle évitoit les miens, & n'oſoit me parler.
Ce ſilence pénible eſt fait pour me troubler.
Madame, elle vous aime, & ſur-tout vous écoute ;
Vous ſaurez arracher l'aveu que je redoute.
Je veux qu'elle s'explique, efforcez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours ;

Le cœur le plus caché ne ſe tait pas toujours.
Dans chaque occaſion fiez-vous à mon zele ;
Il eſt égal, Monſieur, & pour vous, & pour elle.

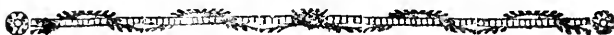
MONTBRISSON.

Combien je vous devrai ! je ne peux voir ſouffrir
Cette ame intéreſſante & qui craint de s'ouvrir.
La raiſon eſt toujours impoſante à mon âge.
L'amitié ſous vos traits obtiendra davantage.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE, (*entrant après Julie.*)

CElle que vous aimez à l'inſtant vous cherchoit.
Vous étiez, m'a-t-on dit, dans le petit boſquet;
Seule à vous affliger: ma foi, Mademoiſelle,
Quand on a tout pour ſoi, que l'on eſt fraiche & belle;
S'attriſter eſt bien fou.

JULIE.

Je penſe comme toi.

NÉRINE.

Mais vous avez pleuré?

JULIE, (*eſſuyant ſes yeux*).

Quel conte;

NÉRINE.

Je le voi.

JULIE.

Tu vois toujours fort mal.

NÉRINE.

Fort bien; j'en ſuis très-sûre.

(*Haut.*)

Ce n'eſt plus le dépit, c'eſt le cœur qui murmure.
Je voudrois avoir part du moins à vos chagrins.

JULIE.

Nérine...

NÉRINE.

Tous vos jours devroient être ſereins,
Marquez par cent plaiſirs, embellis par vos charmes.
Qui peut dans ce ſéjour vous arracher des larmes?

(*à part*).

Ah! que je hais l'ingrat qui cauſe ſon ſouci!

(*Haut*).

Si vous ne m'inſtruiſez, je vais pleurer auſſi.

JULIE.

Eh! de quoi?

NÉRINE.

Mais... de rien. La douleur eſt permiſe;
Le motif vient toujours... j'abhorre la Marquiſe,
Elle me ſouffle tout; le plaiſir de parler,

D'entendre, de répondre & de vous conſoler.
Ne la voilà-t-il pas ?



SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL; LES MEMES.

JULIE, (*à Nérine*).

LAiſſez-nous.

NÉRINE.

Sans reproche,
On me chaſſe toujours dès que Madame approche.



SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.

EH ! quoi ! toujours rêveuſe ! à la fleur de vos ans,
Au ſein de vos amis !

JULIE.

Je ris de tems en tems.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire là, Julie, eſt étranger à l'ame.
La vôtre ſouffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends & je dois reſpecter vos ſecrets :
Mais les déguiſemens pour vous ne ſont pas faits ;
Et vous vous trahirez, en voulant vous contrain
Soulagez votre cœur ; vous n'avez rien à craindre
Vertueux, délicat, & du mien appuyé,
N'oſeroit-il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! ſi vous me louez, je n'oſerai rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce ſeul mot là dit tout, & ſuffit pour m'inſtr

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL,
Rassurez-vous.

JULIE.
Ciel !

Mad. DE VERSEUIL,
C'est moi maintenant
Qui vais vous confier votre secret tourment.

JULIE.
De grace....

Mad. DE VERSEUIL,
Vous aimez ; voilà tout le mystere.

JULIE (*se jettant dans les bras de Mad. de Verf.*)
Ouvrez-moi votre sein.

Mad. DE VERSEUIL.
Un aveu reste à faire.
Je le ferai pour vous.

JULIE.
Ah ! ne poursuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.
Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE (*très-vivement.*)
N'allez point le nommer.

Mad. DE VERSEUIL.
Vraiment si c'est Terville.....
Avouez qu'à présent vous voilà plus tranquille ?

JULIE.
Madame, puisqu'enfin vous avez deviné,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné !
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même,
Je ne peux sans rougir nommer celui que j'aime ;
Je ne peux espérer d'être jamais à lui,
Tout ce qui m'enchantoit, me désole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance,
Et trouvai par instinct du charme à sa présence.
Quelquefois il venoit se mêler à mes jeux ;
Il sembloit pressentir jusqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire.
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractere,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur,
Et m'offre l'avenir sans l'espoir du bonheur ?
Hélas ! j'ignorois tout, & l'amour & moi-même,
Cette douce ignorance étoit mon bien suprême.
La raison vint trop tôt me dessiller les yeux ;
Mon cœur sut qu'il aimoit & cessa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable ;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville, adoré de momens en momens,
Mêloit de l'amertume aux plus doux sentimens.
Combien de fois, ô Ciel ! dans les bals, dans les fêtes,

M'osa-t-il raconter ses nouvelles conquêtes !
En croyant me distraire, il venoit m'accabler ;
Il rioit.... & mes pleurs étoient prêts à couler.
D'après ce libre aveu, vous connoissez ma flâme ;
Cachez-en le secret dans le fond de votre ame,
Sur-tout à Montbrisson ; qu'il n'en soupçonne rien.
C'est trop de mon tourment sans y joindre le sien.

Mad. DE VERSEUIL.

Ordonnez... je vous plains ; mais, croyez-moi, Julie ;
Ne désespérez pas des soins de votre amie.
Terville est inquiet, & flotte dans ses vœux.
Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
S'il osoit persister, il seroit trop barbare.

JULIE.

Puisqu'il ne m'aime pas, se peut-il qu'il répare ?...
C'est lui-même, c'est lui qui me cherche un époux !
Ce chagrin est pour moi le plus cruel de tous.
Il va me marier, il le veut ! quel supplice !
Et d'un si noir complot Verseuil est le complice !
Terville, ah ! Dieu ! prétend qu'il m'épouse aujourd'hui ;
Il croit que je vivrai pour un autre que lui.
Ma situation est-elle assez affreuse ?
Aimez-moi, guidez moi ; je suis bien malheureuse.
Que je hais ce Verseuil !

Mad. DE VERSEUIL.

N'en dites point de mal.

JULIE.

Quoi ! de lui qui consent à cet hymen fatal ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ecoutez : cet hymen ne peut jamais se faire.

JULIE.

Est-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et sur quelle lumiere ?...

Mad. DE VERSEUIL. (*en riant.*)

Non ; quand tout s'uniroit pour vous le proposer.
Jamais, jamais Verseuil ne peut vous épouser.
Je suis dans le secret.

JULIE.

Depuis cette assurance,
Je ne le hais plus tant.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre haine l'offense.

JULIE.

Il ne peut m'épouser !... Mais, Madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt un myſtére entre Verſeuil & moi.

JULIE.

Monſieur de Montbriſſon ſera-t-il en colére ?
Je me ſacrifierois plutôt que lui déplaire ;
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : Monſieur de Montbriſſon
Cédera .... comme un autre, il entendra raiſon.

JULIE.

Par vous ſeule mon cœur veut ſe laiſſer conduire.
Mais, ſi Verſeuil s'obſtine ....

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

On ſaura le réduire.

JULIE.

Et Terville ? ah ! jamais....

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt ce qu'il faudra voir:
Ayez plus de courage & ſur-tout plus d'eſpoir !
Terville .....

JULIE.

Mais, Madame, il me vient une idée
Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.
Terville vous regarde & vous parle ſouvent :
Si ....

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'eſt pas mon Amant.

JULIE.

Mais vous jurez toujours, faut-il toujours vous croire ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ? vous le devez ; il y va de ma gloire.
A ſon retour vers vous, moi, j'irois m'oppoſer !
Verſeuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouſer,
Et rien, (c'eſt une énigme encor plus difficile)
Ne peut, j'en fais ferment, me faire aimer Terville.

JULIE (*à Mad. de Verſeuil qui rêve.*)

Je ne vous conçois pas... ! Mais à quoi ſongez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y penſe.

JULIE.

Ah ! Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Entre nous....

(*A elle-même*).

Un Amant raiſonneur eſt une étrange choſe :
L'effet eſt ridicule, & reſſemble à la cauſe.

(*à Julie*).

Vous ſentez-vous dans l'ame un peu de fermeté ?

JULIE.

Contre lui ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! déjà de la timidité ?

JULIE.

Madame, expliquez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre, Julie,
D'aimer. . . . même Verſeuil ; il le faut.

JULIE.

De ma vie
Je n'y conſentirai. Songez donc quel tourment ! . . . .
Je ne connois point l'art de feindre un ſentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot, je l'exige,
Je n'ai point de pitié d'un cœur qui vous afflige.
Puis-je compter ſur vous ?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.
D'ailleurs que ſervira ? . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ſaurez après.

JULIE.

Je crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à ſon guide.

JULIE.

Mais. . . . .

Mad. DE VERSEUIL.

Je ſers votre amour.

JULIE (*en ſourriant*).

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme ! Verſeuil approche, eſſayez-vous toujours.
Compoſez devant lui votre air & vos diſcours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre ;
Et de moi-même encor je n'oſe vous répondre.



SCENE IV.

LES MEMES ; VERSEUIL,

Mad. DE VERSEUIL (*à Verſeuil.*)

ENfin, à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie eſt à la fin toute prête à ſigner.
Vous devez lui trouver un maintien moins ſevere,
Plus enjoué, plus libre. . . . , on aſpire à vous plaire.

VERSEUIL (*embarrassé*).

Mettez-moi donc au fait... je ne sai pas... hé bien...

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! Monsieur, vous voilà déconcerté pour rien ?
Vous n'êtes point aimé, soyez, soyez tranquille.
(*A demi-voix & sans être entendue de Julie*).
Il ne s'agit ici que de tromper Terville,
Et j'ai besoin de vous..... il faut sonder ses vœux.
(*à Julie*).
Allons, de la gaieté ?

JULIE.

Je fais ce je peux.

VERSEUIL.

Hé bien, dites, voyons.....

Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie ;
Soyez donc plein d'ardeur en parlant à Julie.
(*à part à Verseuil.*)
Voilà l'essentiel.... oui, des transports, des soins.

VERSEUIL.

Ah ! j'entens.... vous voulez....

Mad. DE VERSEUIL (*haut.*)

Prenez-y garde au moins ?

JULIE.

Mais que dites-vous donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est encore un mystere.
Je trompe.... il doit m'aider, & vous, nous laisser faire.
On vient, l'air empressé.... c'est Terville.

JULIE (*dont Verseuil baise la main avec transport.*)

En effet.

Lui-même.



SCENE V.

LES MEMES; TERVILLE.

TERVILLE, *s'arrêtant au fond du théâtre.*

Tout s'arrange, à ce qu'il me paroît.
Julie est, ce me semble, un peu moins inhumaine.
(*Haut & avec une joie contrainte.*)
Je rends grace vraiment au hazard qui m'amene:
L'instant est bien choisi: quand on doit être époux,
Tout veut que l'on se livre à des transports si doux.
(*à Verseuil.*)
Vous l'avez donc enfin décidée ?

VERSEUIL.

VERSEUIL.

Oui, Terville;

C'eſt ce que tu voulois? dis....

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile;

Tant de plaiſir revient à l'Auteur d'un bienfait!
Comme l'on doit ſourire à l'heureux qu'on a fait!

JULIE.

Monſieur doit reſſentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie eſt concentrée, & n'en eſt pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner.
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour ſigner.

TERVILLE, (*avec trouble.*)

Pour ſigner!... je ſuis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'eſt moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſignerez, Monſieur, comme ami de Julie.

TERVILLE, (*à part.*)

Comme ami!

Mad. de VERSEUIL, *à Terville.*

Convenez, vous, homme à ſentiment,
Que leur hymen vous offre un ſpectacle charmant.
Vous qui ſavez aimer; vous du moins qui le dites,
Vous devez....

TERVILLE, (*toujours avec contrainte.*)

Admirer des flâmes ſi ſubites?

(*regardant Julie qu'il ſurprend dans la rêverie.*)

Je les admire auſſi.... Julie a l'air très-gai.

JULIE (*ſe remettant.*)

Oh! je ne montre pas tout le plaiſir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL.

(*à Verſeuil.*)

Monſieur, treve aux diſcours frivoles.
Le temps fuit, il échappe & ſe perd en paroles.
Venez chez Montbriſſon, & preſſons un moment,
Qu'auſſi bien que Terville, on deſire ardemment.

(*Verſeuil donne la main à Julie.*)

TERVILLE, (*l'arrêtant.*)

Mademoiſelle, un mot.

VERSEUIL (*l'emmenant.*)

Suis-nous pour l'en inſtruire.

TERVILLE, (*la retenant.*)

Non, je voudrois ici. . . .

(*M. & Mad. de Verſeuil, en s'éloignant, encouragent Julie par des ſignes.*

JULIE, (*revenant.*

Qu'avez-vous à me dire ?



SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE (*avec l'expreſſion du ſimple intérêt.*

Combien je ſuis heureux ! j'ai fait votre bonheur.
Mais pourquoi cachiez-vous le fond de votre cœur ?
Vous ne voyez Verſeuil qu'avec indifférence ;
Et cela m'affligeoit.

JULIE.

La raiſon, la décence,
M'empêchoient de parler : diſcrette, à mes dépens
Je ſavois renfermer mes ſecrets ſentimens ;
Je me ſuis quelquefois impoſé ce ſupplice ;
Ce n'eſt point là, Monſieur, mon premier ſacrifice ;
Mais enfin, à riſquer, l'aveu que j'avois fui,
L'aveu de Montbriſſon m'autoriſe aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame eſt donc enfin ſatisfaite ?

JULIE.

Oh ! ravie ! . . .
C'eſt vous qui répandez ce charme ſur ma vie :
Mais. . . . quoi qu'enfin je doive à vos ſoins obligeans,
Quelle rage avez-vous de marier les gens ?
Vous croyez-vous le ſeul que l'hymen intimide ?

TERVILLE.

Il ne peut qu'être heureux, quand l'amour y préſide.
Le Comte eſt jeune.

JULIE.

Après ?

TERVILLE.

Il eſt riche.

JULIE.

Ah ! fort bien.
Et ſi pour moi, Monſieur, tout cela n'étoit rien ;
Si, redoutant un cœur trop ſenſible & trop tendre,
Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,

Ne conviendrez-vous pas que vos foins indifcrets
Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

TERVILLE.

J'aurois pu ! ...

JULIE.

(*à part.*) (*haut, & très-vivement.*)
Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.
Mon bonheur eft vifible, & c'eft trop le contraindre.
Je fuis reconnoiffante.... eh ! ne le dois-je pas ?
J'aime mes bienfaiteurs, & je hais les ingrats.

TERVILLE.

Souvent on l'eft bien moins que l'on ne paroît l'être.
Souvent.... mais votre choix fe fait enfin connoître,
Et le Comte.... j'approuve un pareil fentiment.
Cet hymen vous convient... Oui, Verfeuil eft charmant.

JULIE.

Je n'ai garde, Monfieur, d'ofer vous en dédire.

TERVILLE.

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y foufcrire.

TERVILLE.

Vous l'aimez, n'eft-ce pas ?

JULIE.

Puifqu'il m'eft deftiné....

TERVILLE.

Votre cœur, je le vois, eft très-déterminé.

JULIE.

(*à part.*) (*haut.*)
Qu'il m'en coûte ! oui, Monfieur.

TERVILLE.

Je vous en félicite.
Verfeuil....

JULIE (*à part.*)

Ciel ! cachons lui le trouble qui m'agite.
(*Haut.*)
Je le dois à vos foins, vous me l'avez donné,
Mon deftin pourroit-il n'être pas fortuné ?
(*à part, & fe détournant.*)
Le cruel ! il le croit....

TERVILLE.

Eh bien, Mademoifelle,
Je vais preffer moi-même une fête fi belle.
(*Il va pour fortir, & revient.*)

JULIE.

(*à part.* (*à Terville.*)
Je tremble.... où fuis-je ? eh bien, qui peut vous retenir ?

TERVILLE.

J'allois hâter l'inftant où l'on doit vous unir,

Et de votre Tuteur diſſiper les alarmes.
Cet hymen. . . .

JULIE (*avec une joie affectée.*)

Vous voyez qu'il a pour moi de charmes,

(*Avec chaleur & fermeté*)

Heureuſe mille fois, celle qui peut, Monſieur,
S'abandonner ſans crainte à l'attrait de ſon cœur,
S'enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,
S'applaudir & s'aimer dans un autre ſoi-même,
Lui devoir ſon état, ſes ſentimens, ſes mœurs
Partager ſes plaiſirs, conſoler ſes malheurs;
Dans ſes yeux attendris lire ſa deſtinée;
Exiſter dans lui ſeul, à lui ſeul enchaînée;
Chérir ces doux liens qu'on ſe plaît à ſerrer,
Et ne regretter qu'eux, au moment d'expirer!
Terville. . . infortuné! qui croyez être un ſage;
D'un nœud, formé par vous, telle eſt pour moi l'image.
Vous; inſultez aux ſoins de deux cœurs bien unis;
Par ces ſoins mutuels, croyez qu'ils ſont punis;
Embraſſez une erreur que je ne puis comprendre;
Dans un monde brillant cherchez à le répandre:
Peu jaloux du repos, amoureux des ſuccès,
Effleurez le bonheur ſans l'obtenir jamais.
Que vous importe une ame ou la vôtre jouiſſe,
Qui ſoupire avec vous, avec vous s'attendriſſe? . . .
Soyez libre, cédez à des vagues deſirs;
Mais. . . puiſſe aucun remords ne troubler vos plaiſirs!
Moi, je vous devrai tout, je vous en remercie. . .
Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie!



SCENE VII.

TERVILLE (*ſeul, avec la plus grande ſenſibilité.*)

ENfin, c'en eſt donc fait; ſon cœur s'eſt engagé!...
Son cœur peut être heureux. . . le mien eſt ſoulagé.
J'aurois craint ſa douleur autant que ma tendreſſe.
Mais elle aime Verſeuil. . . oui Verſeuil l'intéreſſe.
Quant à lui. . . je puis bien répondre de ſes feux.
Le moyen de la voir ſans être amoureux!
Sa ſimplicité même eſt ſon art de ſéduire. . .
L'amour ſur elle encor n'avoit eu nul empire. . .
Et même je doutois que ſon cœur ſut aimer.
Je croyois. . . pour Verſeuil, elle a pu s'enflammer!
Sitôt! oui, c'en eſt fait: rien ne m'eſt plus contraire.
Pour me tranquilliſer, il falloit qu'il ſut plaire. . .
Il plaît! . . . j'en ſuis ravi. . . . félicitons-nous bien

De voir qu'en s'enchaînant elle aime ſon lien.
Son ame au répentir ne ſera point ouverte,
Et ſon bonheur certain va m'adoucir ſa perte.

SCENE VIII.

TERVILLE, NÉRINE.

NERINE.

OU tous les gens ſont-ils ? Picard ! Germon ! Lafleur !

TERVILLE.

D'où vient donc cet effroi ?

NERINE.

Vous le ſaurez, Monſieur ;
On trembleroit à moins ; l'alarme eſt aſſez vive.
Un vieil écervelé dans ce moment arrive ;
Saingérans eſt ſon nom : à peine deſcendu,
Vers l'endroit où j'étois il a vîte accouru.
Je me Tranquilliſois ; oiſive & ſolitaire,
Je goûtois le plaiſir de n'avoir rien à faire.
Le voilà qui m'obſerve.

TERVILLE.

Oh ! vraiment, je le croi.

NERINE.

Sa lorgnette à la main, il rode autour de moi :
Je veux fuir.... il me ſuit ; ſon air me déconcerte ;
La peſte ! quel vieillard, & comme il eſt alerte !
Dieu ! c'eſt lui ! je me ſauve....
(Saingérans en entrant voit fuir Nérine ; il la ſuit des yeux, & la lorgne juſques dans la couliſſe.)

SCENE IX.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS.

ON n'eſt point au Sallon :
On a cherché par-tout Julie & Montbriſſon.
Ah ! Terville, bon jour, cette terre eſt fort belle ;
Mais c'eſt un vrai déſert. Que la poſte eſt cruelle !...
Je ſuis tout eſſoufflé.
(Il tombe ſur un ſiége.)

TERVILLE, *(riant.)*

Je ne vous vis jamais
L'air plus délibéré, ſur-tout un teint plus frais.

SAINGÉRANS.

Vous trouvez ! . . . il eſt vrai ; mon aſthme à lâché priſe.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'eſt plus dans ſa criſe.

SAINGÉRANS.

Non. Je n'étouffe plus que ſix heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encor formidable en amour !

SAINGÉRANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrois la jeuneſſe ;
Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vîteſſe :
Je le mâte pourtant avec un train réglé,
Du maraſquin, du punch, & du vin d'Auvilé :
Je fais le libertin, & cela vous étonne :
Mais c'eſt, je vous aſſure, un air que je me donne ;
Car je me range enfin.

TERVILLE.

Oui !

SAINGÉRANS.

Très-décidément.
Je vais prendre un parti.

TERVILLE.

Raiſonnable ?

SAINGÉRANS.

Et décent ;
Il faut trancher le mot. . . . je permets qu'on en rie,
Tout m'y force ; je ſens de la mélancolie,
Des vapeurs ſombres.

TERVILLE.

Vous ! ce diſcours vous ſied bien !

SAINGÉRANS.

D'honneur, je ſuis confus de ne tenir à rien.

TERVILLE.

De ne tenir à rien ! ſi tout échappe, on s'aime ;
On rit du genre-humain, & l'on tient à ſoi-même.

SAINGÉRANS.

Oh ! l'amour propre s'uſe.

TERVILLE.

Y ſongez-vous ?

SAINGÉRANS.

Ma foi,
Je ſuis aſſez ſouvent au plus mal avec moi.

TERVILLE.

Eh ! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices ?
Je vous vois très-fêté.

SAINGÉRANS (*ſe frottant les mains.*)

Par fois, dans les couliſſes,
A titre d'Amateur.

TERVILLE.

Ailleurs encor ?

SAINGÉRANS.

Mais, oui ;
Je vais dormir le soir chez quelque anciens ami,
A la société je suis toujours fidele ;
Et, comme vous voyez, j'ai des égards pour elle.

TERVILLE.

Ne vous plaignez donc pas ; soyez gai ; tenez bon.
La vieillesse d'un Sage, est sa belle saison.

SAINGERANS.

Propos. Je n'y crois pas ; & vous, pas davantage.
On sent mieux la fatigue à la fin du voyage.
Envain je me dissipe & j'ai recours à l'art :
La nature se venge, & je m'en plains trop tard.
Je ne fais plus ma cour.

TERVILLE.

Ces regrets là sont minces.

SAINGERANS.

On ne me voit plus guere aux soupers de nos Princes ;
Mon Docteur m'interdit la chasse avec le Roi ;
Je n'ai point de crédit, n'ayant aucun emploi.
J'ai beau parler, conter, disputer à merveille,
Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille,
Nul retour, pas un soin. C'est dégoût sur dégoût
L'experience afflige & le tems corrompt tout.
Vous le saurez trop-tôt. Quant au train de la vie
Que l'on fait.... vient un âge où tout cela s'oublie ;
Et j'en enrage, au moins.. car, Dieu-merci, tous deux ;
Nous sommes, n'est-ce pas, tant soit peu vicieux ?
Mais les comble des maux, c'est dans mon domestique.
Chez moi, pas un valet qui ne soit despotique.
On me vole, on me pille, on me battroit, je croi,
Sans un vieil Intendant qui se fâche pour moi.
Ces inconvéniens ont dessillé ma vue ;
Ma liberté me pese : & mon bonheur me tue.
On ne nous entend pas.

TERVILLE.

Quelle précaution !

SAINGERANS

Tenez le mariage à quelque chose est bon.
C'est un meuble amusant qu'une femme jolie ;
On l'obstine, elle gronde, & cela désennuie.

TERVILLE (*qui a paru rêveur & surpris pendant le couplet de Saingérans*).

Plaisantez-vous ?

SAINGERANS.

Moi ! non.

TERVILLE. (*avec chaleur & assez de légereté*).
Vous marier ? ô Ciel !
Et qui peut vous donner un conseil si cruel ?
Qui ! vous du célibat, le soutien & l'Apôtre,
Vous allez sous le joug vous ranger comme un autre ;
Sur le plus noble état déchaîner le brocard ?
On bâille chez sa femme, aussi bien qu'autre part.
Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette
Qui rira d'un Viellard dormant à sa toillette ;
Aura des soupers fins d'où vous serez exclus ;
Des amis, qui bien-tôt ne vous salueront plus ;
Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
Du vivant de Monsieur, de consoler Madame ?
Quant au pillage, eh ! mais, où vous embarquez-vous ?
Votre nouveau projet, vous dis-je, est des plus fous.
Le train d'une maison, les fêtes, l'étiquette,
Le jeu, que sais-je enfin ? ... Oh ! l'épargne est complette.
Le luxe est à tel point, qu'une femme à présent.
Pourroit vous ruiner ... en économisant.

SAINGERANS.
Soit ; j'en ferai l'essai : mais, allons, je vous prie,
Pour me distraire un peu, joindre la Compagnie ;
On sera sûrement enchanté de me voir.

TERVILLE.
Peut-être.

SAINGÉRANS.
Pourquoi donc ?

TERVILLE.
Vous voyez tout en noir.

SAINGÉRANS.
J'ai, dans ce moment ici, le projet d'être aimable.

TERVILLE (*à part*).
Oh ! nous sommes perdus.

SAINGÉRANS.
Un objet adorable ! ...

TERVILLE.
Quel est donc cet objet auquel vous prétendez ?

SAINGÉRANS.
Vous saurez le détail que vous me demandez :
C'est trop me retenir, je crains votre éloquence.

TERVILLE.
Verseuil est dans ces lieux.

SAINGERANS.
Je le savois d'avance.

TERVILLE.
Pour une grande affaire.

SAINGERANS.
Oui, oui, je suis au fait,

Il eſt diſſimulé, mais je ſai ſon ſecret.

(héſitant ſur le nom.)

Il veut ſe marier, tant mieux.... c'eſt à Julie.
D'une certaine femme, elle eſt, dit-on, l'amie;

(marquant ſa joie)

Bon incident pour moi ! c'eſt que... mais ſans façon
Je vous quitte, & je vais ſaluer Montbriſſon.

TERVILLE *(l'arrêtant)*.

Hâtez ſur-tout un nœud vraiment fait pour vous plaire.
Verſeuil n'attendoit plus qu'un aveu néceſſaire.

SAINGERANS *(s'en allant)*.

Je l'apporte.

TERVILLE *(le ſuivant)*

Oui ? fort bien. Cet hymen arrêté,
Ainſi que le repos, me rend la liberté.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

EH bien, nous l'emportons; &, grace à votre zele,
Verſeuil eſt, je le vois, aſſez bien avec elle :
Vîte, il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons, autre embarras !
A moins de me trahir je n'en ſortirai pas.

MONTBRISSON.

J'entrevois à préſent d'où venoit ſon ſilence;
C'étoit timidité, plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL *avec inquiétude.*

Je ne ſais... mais, Verſeuil... il auroit à ſon tour
A vous prier.

MONTBRISSON *(très-vivement.)*

Je vais couronner ſon amour;
Le donner pour modele à ces hommes volages,
Corrupteurs déguiſés ſous le titre de ſages.
Qui, détachés de tout, n'ont que des vœux diſtraits,
Penſent, toujours, & ne ſentent jamais.
Egarent la beauté, ſavent, avec adreſſe,

Vers la séduction attirer sa foiblesse ;
Se font de la tromper un honneur inhumain ,
Et s'emparent du cœur , quand un autre a la main:
Pardon , mon ame souffre , & j'aime à la répandre ;
Mais je puis vous parler : la vôtre sait m'entendre.
Revenons à Verseuil ; qu'il soit moins agité :
Son hymen se fera: c'est un point arrêté.
Notre vieux fou consent, & vraiment il me semble,
Que tout ce qu'il nous faut, son neveu le rassemble ;
Les mœurs , l'âge , l'état.

Mad. DE VERSEUIL (*très-embarrassée.*)
Les mœurs , l'âge. . . oui , fort bien,
Mais Julie. . . . .

MONTBRISSON.
On ramene un cœur comme le sein ;
Doux , honnête , empressé , Verseuil saura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL (*l'intertompant.*)
Elle voudroit peut-être un aveu de son pere ,
C'est ce qui la retient.

MONTBRISSON.
Calmez cette frayeur,
Tenez , je crois enfin lire au fond de son cœur ,
Je m'en flatte du moins ; elle pense sans doute
Qu'elle va me quitter , voilà ce qui lui coûte ;
Mais avec un seul mot , je puis la rassurer ;
Je vais l'unir au Comte , & non m'en séparer ;
Ses soins depuis long-tems ont consolé ma vie ,
Et je veux que mes yeux soient fermés par Julie.
Ils logeront chez moi.

Mad. DE VERSEUIL.
Monsieur. . . si cependant. . .

MONTBRISSON.
Achevez. . . . .

Mad. DE VERSEUIL.
Si Julie a quelque autre penchant ?

MONTBRISSON.
Tranquillisez-vous donc. Qui voulez-vous qu'elle aime ?
Est-ce Terville ?... hé bien ?... quoi ? victime elle-même...
(*Après un long silence*).
Le cœur de ma pupille est de vous mal connu :
Pour nourrir de tels feux , elle a trop de vertu.
Je vous dirai bien plus , & la preuve est facile :
Elle est depuis six mois plus froide avec Terville ,
Le cherche beaucoup moins , s'occupe moins de lui:
Ce soupçon est injuste , & sur-tout aujourd'hui.
Concevez donc ma peine en cette circonstance :
Si ce que vous craignez avoit quelque apparence ,
Je suis loin d'y songer.

Mad. DE VERSEUIL *voulant parler & se retenant*
(A part.)
Laissons lui son erreur ;
Je crains, en l'éclairant, de déchirer son cœur.

MONTBRISSON.

On m'attend, . . . j'oubliois que Saingérans me presse ;
Malgré moi je differe & tiens ma promesse.
Julie en ce moment emporte tous mes vœux.
Ce n'est que son bonheur qui peut me rendre heureux.
Périsse l'ame froide, insensible & stérile
Que n'enflamma jamais le plaisir d'être utile !



SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL (*seule*).

MA situation est étrange vraiment !
Parler est un péril, me taire, est un tourment.
Je compromets Verseuil en rompant le silence,
Et c'est, en le gardant, Montbrisson que j'offense ;
Ce maudit Saingérans ! il a de la raison
Pour la premiere fois ! . . . elle est hors de saison.
Et, jusques à ce jour, ardent Célibataire,
Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous est contraire.
Terville maintenant est mon unique espoir.
Des feux qu'il dissimule, assayons le pouvoir.
Irritons son amour, piquons sa jalousie :
Il aime. . . qu'il épouse & qu'il céde à Julie.



SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

Mad. DE VERSEUIL.

VOus paroissez troublé !

TERVILLE.

Je le suis en effet.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! pourquoi ?

TERVILLE.

Savez-vous ce que Verseuil a fait ?

Mad. DE VERSEUIL (*ironiquement.*)

Voyons : vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légere !

Et vous viendrez encor vanter ſon caractere !
Montbriſſon, moi, vous même, il nous compromet tous ;
On ſait que de Julie il doit être l'époux ;
Montbriſſon le veut bien, ſon Oncle le deſire,
Ici, dans cet eſpoir, mon amitié l'attire,
Par votre empreſſement vous ſecondez nos vœux,
Et Monſieur, m'a-t-on dit, rompt ſoudain tous ces nœuds !
Vous ſentez à merveille à quoi cela m'expoſe.
Julie ainſi traitée ! & quelle en eſt la cauſe ?
C'eſt moi, moi ſeul ! Julie ! ... ah ! Madame, pardon.
Devoit-elle éprouver un pareil abandon ?

Mad. DE VERSEUIL (*toujours avec inronie gaie.*)
Je vois avec chagrin que cela vous déſole.
Et.....

TERVILLE.

Vous riez, je crois ?

Mad. DE VERSEUIL.

Moi ! non. Je vous conſole.
Que voulez-vous, Terville ? on adopte vos mœurs,
Et l'exemple d'un ſage eſt puiſſant ſur les cœurs.
Verſeuil craint une chaîne.

TERVILLE.

Il falloit donc le dire...
J'ai cru voir des rapports... le zèle qui m'inſpire...
Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,
Je ne vous l'aurois pas deſtiné pour époux ;
Il n'exiſte, entre vous, rien qui ſoit compatible.

Mad. DE VERSEUIL,
Vraiment ?

TERVILLE.

J'ai là-deſſus le coup d'œil infaillible ;
Mais, j'ai cru qu'à Julie il pouvoit convenir,
Et ma tendre amitié brûloit de les unir.

Mad. DE VERSEUIL,
Votre amitié ?

TERVILLE.

Sans doute. Au reſte, je réclame
L'équité, l'honneur même, & j'eſpere, Madame,
Qu'après l'affront cruel qu'il nous fait aujourd'hui,
Sans nuls ménagemens vous rompez avec lui.

Mad. DE VERSEUIL,
Oh ! divorce total.

TERVILLE.

Il le faut.

Mad. DE VERSEUIL.

Je le penſe,
Et vais, je vous aſſure, agir en conſéquence.

TERVILLE.
Non, je n'en reviens point. Quoi ?

Mad. DE VERSEUIL.

Le pire de tout,

(Obfervant Terville.)

C'eft que Julie, enfin, pour Verfeuil a du goût,
Mais un goût décidé : fon cœur eft très-fenfible.

TERVILLE.

C'eft ce qui m'a paru.....

Mad. DE VERSEUIL *riant.*

C'eft une chofe horrible,
Sans exemple ?

TERVILLE.

Oh ! vraiment, vous avez bien raifon ;
Verfeuil....

Mad. DE VERSEUIL.

Moi, je ne puis croire à fa trahifon.

TERVILLE *(avec l'inquiétude de la jaloufie.)*

Que vous en dit Julie ?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle fans ceffe.

TERVILLE.

Avec gaieté ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ! dites avec tendreffe.

TERVILLE, *(tâchant de cacher fon trouble.)*

Mon Dieu ! très-volontiers : ajoutons feulement
Qu'un amour auffi vif eft venu brufquement.

Mad. DE VERSEUIL.

Tenez, fur l'heure encor je louois la tournure
De fon efprit, fon ton, fa douceur, fa figure
Et même, franchement, j'exagérois un peu.
Eh bien, à mes difcours elle a joint fon aveu.

TERVILLE.

A merveille !

Mad. DE VERSEUIL.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

TERVILLE.

Le Comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oui, je lui veux du bien.... mais, c'eft vous le premier
Qui formâtes le nœud dont il va fe lier :
Car.... il n'eft point changé, non, fon ame eft trop belle,
Et croyez qu'à Julie on n'eft pas infidelle....
Mais, écoutez-moi donc avec moins d'embarras,
Puifqu'enfin il eft clair que vous ne l'aimez pas.

TERVILLE.

Quand un autre a fa main eut le droit de prétendre,
Oui, j'irois, n'eft-ce pas, m'avifer d'être tendre ?
Tout ce qu'un zele vrai peut infpirer de foins,
Vous, mon Oncle & Verfeuil, vous en êtes témoins ;

Je m'y foumets pour elle, & je le dois peut-être.
Sans doute il faut l'aimer, quand on fait la connoître.
Vouloir ce qui lui plaît eft habitude en moi.
Je ne pourrois prévoir fon malheur fans effroi.
Si j'ofois m'enchaîner, j'aurois brigué fes chaînes,
Partagé fes plaifirs, & reffenti fes peines.
Quant à l'amour.... oui, oui, j'ai fu m'en préferver;
Et je fuis maintenant bien fûr de le braver.
On ne peut fe méprendre au motif qui m'anime,
Et vous ne doutez pas qu'il ne foit légitime.
Je m'en flatte du moins : j'ai banni pour jamais,
Ces feux nés dans le trouble & fuivis des regrets.
C'eft.... c'eft comme une fœur que je chéris Julie;
Je ferai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! mais, pour fes appas n'étant point enflammé,
Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

TERVILLE.

Je fens....

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous l'étiez, vous feriez coupable
Votre obftination feroit inexcufable.
Concevez à quel point il deviendroit cruel;
Figurez-vous alors le défefpoir mortel,
Les tourmens inouis d'une amante égarée,
De tout ce qu'elle adore à jamais féparée.
Combien je vous plaindrois!

TERVILLE.

Oui, Marquife, en effet,
Ce feroit pour mon ame un éternel regret.
Ce reproche toujours viendroit troubler ma vie,
Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
Je vous dirai bien plus: lorfqu'un moment d'erreur
M'a flatté quelquefois d'avoir touché fon cœur,
J'étois contraint, honteux, je me craignois moi-même,
Et j'avois l'air foumis, que l'on a quand on aime;
Par bonheur, fur mon doute, elle m'a raffuré;
Son penchant pour Verfeuil m'eft affez démontré....
Ce Verfeuil eft heureux! avouez-le, Madame.

Mad. DE VERSEUIL.

Mais....

TERVILLE (*avec un dépit contraint.*)

Tout lui réuffit... il regne fur fon ame,
On l'aime!... il le mérite! ... il conviendra du moins,
S'il obtient ce tréfor, qu'il le doit à mes foins...
Il m'a bien fecondé, j'aurois tort de me plaindre.
Sûr d'être indifférent, je n'ai plus rien à craindre;
Allons... je jouirai, moi qui fais leurs deftins,
En voyant que Julie aura des jours fereins.

Ce vœu de l'amitié n'eſt point un vœu ſtérile...
Vous voyez maintenant que mon cœur eſt tranquille ;
J'ai ſu l'accoutumer à diſpoſer de ſoi,
Et le bonheur d'autrui n'eſt point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce tranſport ! il peint une ame honnnête.
(*A part*).
Le cœur eſt bon : mais reſte à réformer la tête.

TERVILLE.

Penſez-vous que Verſeuil ?....

Mad. DE VERSEUIL. *riant.*

Oh ! briſons là deſſus... ;
(*Après un ſilence*).
De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

TERVILLE *lui baiſant la main.*

L'aveu fut indiſcret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

TERVILLE.

Moi ! je n'aurois pas eu le deſir de vous plaire ?

Mad. DE VERSEUIL *gaiement.*

Raſſurez-vous, j'y crois ; on vient.



SCENE IV.

JULIE ; LES MEMES.

JULIE, (*à Mad. de Verſeuil.*)

AH ! vous voici.

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

Demeurez.

JULIE *à Mad. de Verſeuil.*

J'eſpérois vous trouver ſeule ici.

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

N'êtes-vous pas charmé ? Quel enjouement !....

JULIE.

Madame,
C'eſt plus que de la joie : oui, liſez dans mon ame.
Mon pere !... quel bonheur m'attendoit aujourd'hui !
Je viens de recevoir une lettre de lui.
J'en ai baiſé cent fois les ſacrés caracteres ;
De mon attachement les marques lui ſont cheres ;
Mon ſouvenir, dit-il, adoucit tous ſes maux.
Puiſſé-je de mes jours racheter ſes travaux !
Pourquoi faut-il, hélas ! contraignant ma tendreſſe,
Conſumer loin de lui mon oiſive jeuneſſe ;

Sur des bords étrangers le laisser sans soutien,
Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien?
Mon cœur le cherche au moins; dans son impatience,
Des climats qu'il habite il franchit la distance :
Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets....
Eh! qu'est-ce que des pleurs pour payer ses bienfaits?

TERVILLE, *à part.*

Quelle ame!

Mad. DE VERSEUIL.

Embrassez-moi. Vous m'avez attendrie.

En regardant Terville.

Pour le coup, à Verseuil, il faut porter envie!

TERVILLE.

Mademoiselle, ainsi la nature & l'amour
Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau jour!

Ici Julie & Mad. de Verseuil ont un jeu muet entre elles.

Votre hymen, je le vois, va bien-tôt se conclure,
Il sembloit incertain, mais Saingérans l'assure.

JULIE.

De ce vieux Monsieur là nous avions bien besoin!

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrois, comme vous, le voir déja très-loin.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui! quelle en est donc la cause?

JULIE *à Mad. de Verseuil.*

De son séjour ici craignez-vous quelque chose?

Mad. DE VERSEUIL.

Si je crains!

JULIE.

Contre vous que peut-il proposer?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ne savez donc pas qu'il vient pour m'épouser?



SCENE V.

LES MEMES; SAINGÉRANS, VERSEUIL

(*causant avec action dans le fond du théâtre.*)

(*Ils ont tous l'air consterné, excepté Saingérans.*)

SAINGÉRANS *avec impatience.*

Plus de délais, te dis-je; un tel hymen m'enchante.
(*A Julie en riant.*)
Est-ce parler cela? Vous voilà bien contente.

JULIE *s'éloignant, & allant s'asseoir à un métier de tapisserie.*

Monsieur!...

SAINGERANS.

SAINGÉRANS.

Quelle pudeur !

Mad. DE VERSEUIL.

Allons donc ; finiſſez :
Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarraſſez ?

SAINGERANS.

Avec quelque autre ici la leçon feroit bonne ;
Mais, moi, je n'ai jamais embarraſſé perſonne.

VERSEUIL (*à part & avec humeur*).

Vraiment, il y paroît !

SAINGERANS.

C'eſt un de mes talens.
Dans la ſociété, je vais, je viens, j'entends ;
Je me gliſſe à travers toutes les aventures,
Et vois tout, ſans rien voir... Ce ſont là mes allures.
Auſſi, c'eſt pour cela, (je dis la vérité),
Que par-tout, comme ici, je ſuis fort bien traité.
(*à Mad. de Verſeuil qui l'écoute d'un air diſtrait & impatient*).
Ah ça ! répondez net à ce que je propoſe.
On dit que je ſuis vieux, il en eſt quelque choſe ;
Mais enfin, je ſuis riche, en dédommagements :
Tenez, vous êtes veuve & le feriez long-tems,
Vous avez peu de biens ; joignez-y ma fortune :
Une maiſon doit plaire, & vous en tiendrez une,
Où vous vivrez, ma foi, comme il vous conviendra ;
Sous vos prodigues mains l'or y circulera.
Je ne ſuis point gênant : ſans que rien me déplaiſe,
Vous jouerez, jaſerez, rirez tout à votre aiſe :
Je reviendrai le ſoir... pour cauſer ſeulement,
Puis, je me ſauverai ſans aucun compliment.
(*Il touſſe*).

Mad. DE VERSEUIL.

Qu'eſt-ce donc ?

SAINGÉRANS.

Ce n'eſt rien.

TERVILLE *à Mad. de Verſeuil.*

Cette vie eſt tentante.

SAINGÉRANS.

La peinture en eſt vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment ſéduiſante.

SAINGÉRANS.

Allons, décidez-vous, acceptez le marché,
Il n'eſt pas ſi mauvais : loin d'en être fâché,
Verſeuil, demandez-lui, brûle au fond de ſon ame,
D'applaudir à mon choix, & de vous voir ma femme.

TERVILLE.

Mais..... votre toux !

SAINGERANS.

Paix donc.

VERSEUIL.

Mais votre aſthme!

SAINGERANS.

Tais-toi.

Je fais ce qu'il me faut, & j'aurai ſoin de moi:
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus: Julie,
Voici pour nous parler l'heure qu'on a choiſie.

JULIE (*s'approchant*),

Ne perdons point de tems.

SAINGÉRANS.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grace.

SAINGERANS.

Parbleu, non. Je m'attache à vos pas;
(*Se mettant entre elles deux & leur donnant la main.*)
Vous m'en voudriez trop. Les petits ſoins!... Meſdames,
C'eſt avec ces rien-là que l'on ſéduit les femmes.

(*Ils ſortent.*)



SCENE VI.

TERVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL (*à part.*)

Nous voilà ſeuls, oſons; profitons du moment,
Et faiſons le rougir de ſon aveuglement.

TERVILLE.

Où donc, Monſieur le Comte, eſt la galanterie?
Quoi! ſans l'accompagner, laiſſer ſortir Julie!
Comment vous reconnoître à ce procédé-là?

VERSEUIL.

La campagne permet & ſouffre tout cela.
Julie eſt indulgente!

TERVILLE.

Extrêmement!... au reſte...

VERSEUIL.

Ecoute, point d'humeur; c'eſt pour toi que je reſte.

TERVILLE.

Seroit-ce auſſi pour moi qu'on vous a vu ſoudain
Eloigner un hymen qui ſembloit ſi prochain?

VERSEUIL.

J'ai tort. Mais, les ſoucis, les tourmens du ménage,

Les maux qui, selon toi, suivent le mariage.....

TERVILLE.

L'hymen peut, par hazard, assembler deux heureux.
J'ai cru que ce hazard vous regardoit tous deux ;
J'ai cru voir entre vous certaine sympathie,
Qui sembloit m'assurer le bonheur de Julie.
L'aurois-je donc risqué, moi, Monsieur (j'en conviens)
Qui donnerois mes jours pour embellir les siens.
On vous offre des soins, on presse, on sollicite,
Et d'un zèle si vrai voilà quelle est la suite !...
Rien n'est plus sérieux, je vous en avertis.
Monsieur le Comte, on tient ce que l'on a promis.

VERSEUIL, (*gaiement.*)

Je ne m'alarme pas ; j'ai de quoi te confondre.
Je t'embarrasserois, si je voulois répondre.

TERVILLE.

Répondez.

VERSEUIL.

Tu le veux?

TERVILLE.

Je l'exige.

VERSEUIL (*toujours gaiement.*)

Entre nous,
Des maris que tu fais, je te crois fort jaloux....

TERVILLE.

Vous êtes clairvoyant : moi, de la jalousie !
Sans en être jaloux, on peut chérir Julie.
Ce soupçon est plaisant.

VERSEUIL.

Ce courroux singulier.
Je ris.

TERVILLE.

Peut-être aussi veux-je me marier?

VERSEUIL.

Que fait-on?

TERVILLE.

Poursuivez.

VERSEUIL.

Tout, jusqu'à ta colere,
Dépose contre toi, te condamne & m'éclaire.

TERVILLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît expliquez-vous donc mieux.

VERSEUIL (*du ton le plus sensible.*)

Ah ! c'en est trop enfin.... Terville, ouvre les yeux.
Je ne plaisante plus ; ton intérêt l'emporte.
On doit plaindre l'erreur, mais la tienne est trop forte ;
Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux,
Tu prétends au bonheur, & te rends malheureux!
Tremble ; si tu ne l'es, tu le seras sans doute.

C'eſt l'avenir, ſur-tout, que pour toi je redoute.
Une ſorte d'orgueil, un faux & triſte honneur
Jette, pour le moment, un voile ſur ton cœur ;
Le ſentiment s'y cache & ne peut s'y détruire :
Mais, quand il va renaître, il ſera ton martyre.
Tu te trouveras ſeul, inquiet, accablé,
Errant, toujours à plaindre & jamais conſolé.
Eh ! ne te vante point d'avoir un caractere.
Crois-tu que c'en ſoit un d'être Célibataire ?
Pur écart de l'eſprit, abus de la raiſon,
Préparant les ennuis de l'arriere ſaiſon.
Laiſſe ton ame aller où ſon attrait la mene.
Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
Que ce jour à Julie uniſſe mon deſtin,
Ton cœur déſabuſé peut me haïr demain.
L'aſpect de mon bonheur deviendra ton ſupplice :
Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
Et pleureras bientôt, ſage mal affermi.
Le préſent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE (*après un moment de trouble.*)

Vous ne me vaincrez point, votre éloquence eſt vaine.
S'il en coûte à mon cœur, je ſuffis à ma peine ; ...
Vous ; n'en ſuivez pas moins, docile à vos penchans,
La trace fraîche encor des premiers ſentimens.
Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivreſſe,
Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeuneſſe ;
Je l'ai connu, chéri.... le calme eſt arrivé,
Et, ſur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
De mes réflexions je n'ai pas été maître.
C'eſt un tort, ſi l'on veut ; c'eſt un malheur peut-être,
C'eſt ce qu'il vous plaira ; mais j'y tiens, j'y tiendrai.
Je me ſuis fait des loix, & je les remplirai.

VERSEUIL.

(*Après un ſilence.*)

Aux dépens du bonheur ! ... je vous laiſſe à vous-même.
Bon par inſtinct, craignez d'être dur par ſyſtême.
Il en eſt temps encor. Ce cœur trop fortuné,
Va vous remettre un bien qui vous fut deſtiné....
Prononcez ; de votre ame écoutez le murmure.
La raiſon peut tromper, mais jamais la nature.
Laiſſant de vains calculs, ne ſuivez que ſes loix
Aimez, ſoyez heureux, & rentrez dans vos droits.
(*Verſeuil, lui ſerre la main, & le quitte avec l'air de l'intérêt.*)



SCENE VII.

TERVILLE (*seul & très-agité.*)

JE n'ai rien à répondre ; il a lu dans mon ame.
Il y voit mes combats & l'amour qui m'enflâme.
L'amour, est-il bien vrai? j'aime, je suis jaloux!
J'aime Julie, ô Ciel! & lui donne un époux!
Je veux, pour me sauver de ma propre foiblesse,
Moi-même, à mon rival marier ma maîtresse!
Oui.... mon bonheur dépend de cet effort cruel.
L'amour est passager, l'hymen est éternel :
Mais Julie est si belle!... eh bien! fuyons ses charmes.
Peut-être, en m'en privant, je m'épargne des larmes;
(*Après un moment de reflexion.*)
La sensibilité, par son impression,
Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison?
L'homme ne peut-il donc former une entreprise?
Et qu'est-ce que l'esprit quand le cœur le maîtrise?
De contraires desirs tour-à-tour agité,
Sans cesse loin de moi je me sens emporté.
Je veux, & ne veux plus ; je crains ce que j'exige,
Et fais tout.... pour hâter un hymen qui m'afflige.
Je souffre, & j'en rougis... qui me l'eut dit qu'un jour
Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour?
Oui, j'aime avec fureur. Quel trouble, quelle guerre,
Quand c'est l'ame qui lutte avec le caractere!
(*Du ton le plus décidé.*)
Lui seul doit triompher.... rien ne me changera.

SCENE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR (*qui est entré sur la fin du monologue.*)

TERVILLE.

EH bien? quel soin t'amene, & que faisois-tu là,

LAFLEUR.

Monsieur peut deviner l'objet de ma visite.

TERVILLE.

Dépêche : allons.

LAFLEUR.

Souffrez... l'occasion invite!...

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il?

LAFLEUR.

Mais de l'hymen prochain,
De Julie aujourd'hui Verſeuil reçoit la main.

TERVILLE.

Aujourd'hui !

LAFLEUR.

Dans ces lieux il n'eſt bruit d'autre choſe;
(*En tremblant.*)
Et c'eſt vous, Monſieur, qui. . . permettez donc que j'oſe
Franchir le même pas à ſon exemple.

TERVILLE (*furieux.*)

Non.
Non, Monſieur le coquin ; vous reſterez garçon.
(*Il ſort, & Lafleur ſuit.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.



SCENE PREMIERE.

NÉRINE, LAFLEUR (*l'air conſterné.*)

Oui, la nôce eſt au diable . . . il n'eſt plus d'eſpérance;
Il me met de moitié dans ſon indépendance,
Et, comme il parle haut, il m'a déterminé,
C'eſt fait; au célibat me voilà condamné.

NERINE. (*après un ſilence.*
Tu peux en revenir, & malgré moi j'eſpere ;
Car l'hymen de Verſeuil n'a pas l'air de ſe faire.
Julie eſt renfermée, elle eſt ſeule, elle écrit,
Montbriſſon eſt rêveur, Saingérans perd l'eſprit.
Il ſe démene, il jure, on ſe regarde, on cauſe,
On va . . . ce mouvement cache encor quelque choſe.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en ſoit, mon maître au milieu du fracas
Eſt fixe en ſes vouloirs ; il n'en démordra pas.
Et voilà ce que c'eſt que la philoſophie !
J'en ſuis pour mon amour.

NÉRINE.

Ainſi donc, pour la vie,
Tu renonces à moi ?

LAFLEUR.

Ne vas pas m'attendrir.

NÉRINE.

Mais . . .

LAFLEUR.

Respecte mon plan, & songe à m'aguerir!

NÉRINE.

Ton plan est de m'aimer, laisse-là ta folie.
D'abord le Célibat est mon antipathie,
Je n'en vois pas la fin. N'avons-nous pas un cœur ?
A quoi pensai-je aussi d'aimer Monsieur Lafleur ?
Un esprit fort ?

LAFLEUR.

Mais oui.

NÉRINE.

Je ris de ta grimace;
Çà, point de tems perdu : voyons ce qui se passe,
Et défais-toi, sur-tout, de tes airs importans.
Si tu n'oses parler, observe, écoute, entends.
L'état d'incertitude est un état funeste ;
Et, par ce que je sais, on peut savoir le reste.

(Saingérans & Terville entrent ; Lafluer montre Nérine à son Maître qui le repousse avec humeur. Les Valets sortent.)

SCENE II.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS, *(furieux.)*

Le moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
Je suis bien avancé . . . les neveux ! les voilà ?
Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGÉRANS.

Le traître!

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGERANS

Qui ? qui ? Verfeuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.
Son hymen avançoit, il paroissoit conclu,
Et Monsieur s'y refuse après l'avoir voulu.

SAINGÉRANS.

Quoi ! quel hymen ?

TERVILLE.

Et ! mais, vous le savez de reste.

SAINGERANS.

Et vous ne ſavez rien ; la choſe eſt manifeſte.
Dans ces ſecrets, enfin, ſoyez initié.
Depuis plus de ſix mois Verſeuil eſt marié.

TERVILLE.

Lui ! quel conte à qui donc ?

SAINGERANS.

J'en enrage dans l'ame.
A celle juſtement que je voulois pour femme....
A la veuve.

TERVILLE.

Propos !

SAINGÉRANS

Oui : propos eſt fort bon.

TERVILLE.

Vous ne plaiſantez pas ?

SAINGERANS.

Eh ! non, vous dis-je, non.

TERVILLE.

Quoi ! comment ?... & Verſeuil m'en a fait un myſtere?

SAINGÉRANS.

Vous êtes ſeul, dit-il, coupable en cette affaire.
Votre indiſcrétion malgré lui l'engagea ;
Fort bien ? vous mariez ceux qui le ſont déja.

TERVILLE (*avec l'expreſſion du regret.*)

Verſeuil eſt marié ! qu'ai-je fait ? & Julie....
Et ſon amour trompé qui peut troubler ſa vie !
Ce qu'elle aime, eſt hélas ? dans un autre lien !
Quel tourment pour ſon cœur ! quel remords pour le mien !
Verſeuil eſt marié ! je n'y puis rien comprendre....
Et, ſans vous emporter, vous avez pu l'apprendre ?

SAINGÉRANS.

Je ne dis point cela. J'ai crié, j'ai tonné,
Et puis, le pathétique.... & puis, j'ai pardonné.

TERVILLE.

Ah ! contre mon bonheur je vois que tout conſpire.

SAINGÉRANS.

Contre le mien plutôt.

TERVILLE (*troublé.*)

Voyons : qu'aurai-je à dire ?
Quand Montbriſſon....

SAINGÉRANS.

Bel embarras, vraiment ?
Parbleu, vous conterez le fait tout ſimplement.

TERVILLE.

Saingérans, écoutez : prenons un parti ſage ;
On peut, ſi vous voulez, caſſer ce mariage.

SAINGÉRANS.

Le caſſe qui voudra : car, s'il faut parler net,

Je crois au fond du cœur que Verfeuil a bien fait :
Et je veux pour mon compte imiter fa folie.

TERVILLE, (*avec humeur.*)

Vous! encor ?

SAINGERANS.

Mon efpoir fe rabat fur Julie.
Vous, qui favez fi bien faire époufer les gens,
Je compte, mon très-cher, fur vos foins diligens.
Ce choix vaut encor mieux pour moi que la Marquife;
Ma tendreffe en ces nœuds fera moins compromife :
Quand d'un premier époux on regrette le ton,
Un autre perd fouvent à la comparaifon.
Et....

TERVILLE (*toujours avec humeur.*)

Les vapeurs d'hymen à coup fûr vous égarent.

SAINGÉRANS.

Point du tout, & mes feux aujourd'hui fe déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez.... laiffez-là ce projet.

SAINGÉRANS.

Je n'extravague point, & fuivrai mon objet.

TERVILLE, (*avec encor plus de vivacité.*)

Il vous échappera... vous y ferez fenfible,
Et ce qui n'eft qu'un jeu vous deviendra pénible.
Au temps plus fort que nous il faut favoir céder,
Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

SAINGÉRANS.

Le temps, toujours le temps, trève à ce verbiage.
Que vous importe à vous, paifible perfonnage,
A vous beau raifonneur ?

(*Il touffe.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.
Vous voyez, la colere allume encor la toux.

SAINGÉRANS (*tombant fur un fiége avec l'air oppreffé.*

Ah! ne me parlez point d'un vieux Célibataire :
Tout s'en détache enfin, & rien ne lui profpere.
Si j'avois une femme, un état, des enfans,
Je prétendrois encore à quelque doux inftans.
Raffemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
Je ferois des heureux, je le ferois moi-même,
Et n'irois point au loin, dans mes triftes loifirs,
Mendier mon bonheur & quelques faux plaifirs.
L'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
Et cette noire humeur qui fuit la folitude,
Oui; voilà tôt ou tard, les profits d'un garçon :
J'en crois l'expérience, &.... plus que la raifon.

Même fort vous attend ; un jour viendra, je gage,
Où vous ferez bien fot d'avoir été si sage.

TERVILLE (*avec chaleur.*)

Ce jour ne viendra point. Secret rare & plaisant!
Rendre heureux l'avenir par les maux du présent!
Vous avez de l'humeur & l'humeur exagere.
En quoi donc, juste ciel! l'hymen peut-il vous plaire?
Loin de les affoiblir, il accroît nos malheurs,
Pour échapper au fort, pour tromper ses rigueurs,
Il ne faut point sur nous lui donner trop de prise;
Seul, on pare ses coups, ou bien on les méprise;
Mais aux fers que je crains s'est-on abandonné,
C'est doublement alors qu'on est infortuné.

SAINGÉRANS (*en colere.*)

Pourquoi donc à Verseuil destinez-vous Julie?

TERVILLE.

Chacun a sa morale, & suit sa fantaisie;
La sienne est pour l'hymen, on peut le présumer
D'après les nœuds secrets qu'il lui plut de former.
Mais, vous, homme de sens.

SAINGÉRANS.

Tout ceci me déroute.
Mes principes par là sont dérangés sans doute.
Oh! ma foi, ce n'est pas l'instant d'y revenir.
Il me faut une femme, & je veux l'obtenir;
Dans ce ferme dessein, vous m'aiderez, j'espere;
Et si je n'obtiens rien, si le sort m'est contraire,
Le public en dira morbleu ce qu'il voudra....
Mais, il ne dira rien, & tout réussira.

TERVILLE.

Adieu. Chez Montbrisson voudrez-vous bien m'attendre?

SAINGÉRANS.

Volontiers,... aussi bien.... il s'agit de s'entendre.



SCENE III.

SAINGÉRANS (*seul.*)

IL se trouble aisément l'honnête Montbrisson;
Je saurais le calmer; moi j'ai cela de bon,
Tout s'arrange avec moi; sa pupille s'avance;
Disposons-la.... Du cœur j'ai quelque intelligence....



SCENE IV.

JULIE, SAINGÉRANS.

SAINGÉRANS.

Vous rêvez, bel enfant !

JULIE (*une lettre à la main.*)

Eh ! quoi ? c'est vous, Monsieur,
Je ne vous voyois pas, & vous m'avez fait peur.

SAINGÉRANS.

Oui-dà ; rassurez-vous & comptez sur mon zele.
L'ardeur de vous servir est assez naturelle.
Hem ! vous en convenez ? moi j'en conviens aussi,
Tout exprès pour cela, le sort m'amene ici,
Et votre cœur, d'après ce que je me propose,
Aux révolutions gagnera quelque chose.
Je vais tout préparer, je le veux & j'y cours.
Oh ! je ne prétends pas vous effrayer toujours,
Et.... suffit.... vous verrez que l'on peut encor plaire.
(*A part.*)
Elle est parbleu jolie, & c'est bien mon affaire.
(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE (*seule.*)

Que dit-il ? Que veut-il ? Rien pour moi n'est changé.
On m'évite, on se tait, & ce cœur affligé....
Pour tromper ma douleur, la Marquise a beau faire ;
Au reproche, aux tourmens, rien ne peut me soustraire.
Et j'ai pu feindre ! ô ciel.... je sens mes pleurs couler.
Quand Montbrisson saura.... je n'ose lui parler,
Et ce billet funeste arrosé de mes larmes,
Va d'un si triste aveu m'épargner les allarmes.
Bienfaiteur adoré, souffre ces vœux cruels !...
Le quitter ! moi ! pour prix de ses soins paternels !
Toujours, comme sa fille, il aima sa pupille.
Voudrois-je en l'affligeant ressembler à Terville ?
Malheureuse ! quel nom m'échappe malgré moi ?
Le charme qu'il m'inspire augmente mon effroi.
Terville ! ah ! Dieu ! l'ingrat!... combien je l'aime encore ?
Ah ! mourons loin de lui d'un chagrin qu'il ignore.
S'il le savoit.... peut-être.... où suis-je ? qu'ai-je dit ?...

Avant de l'envoyer relisons cet écrit.

Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.



SCENE VI.

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, *sans voir Julie & sans en être vu.*

De Verfeuil que j'estime, & qui m'avoit su plaire;
A peine je conçois la démarche légere :
Que dis-je ? il n'est pour rien dans un pareil projet;
Lui-même en a souffert, & Terville a tout fait :
Mon neveu devient fou.

JULIE (*l'appercevant.*)

Ciel ! Montbrisson !

MONTBRISSON.

Julie,
Qu'est-ce que vous lisiez ?

JULIE.

Monsieur....

MONTBRISSON.

Mais, mon amie,
Vos larmes ont coulé.

JULIE *à part.*

Souffrez..., Quel entretien.

MONTBRISSON.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien !...
Quel chagrin avez-vous ?

JULIE *voulant se retirer.*

Si vous daignez permettre....

MONTBRISSON.

Non : demeurez.....

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSON.

Quelle est donc cette lettre;
A qui s'adresse-t-elle ?

JULIE, (*troublée*).

A vous.

MONTBRISSON.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSON *saisissant la lettre.*

Je le veux.

JULIE *se jettant à ses genoux.*

Ah ! Monsieur, pardonnez.
La grace que du moins j'implore avec instance,
C'est que vous voudrez bien la lire en mon absence.

MONTBRISSON.

Tout ce que tu voudras ; oui, je te le promets.

JULIE *serrant & baisant la main de Montbrisson.*

Je vais.....

MONTBRISSON.

Julie !

JULIE.

Adieu... vous saurez mes secrets.



SCENE VII.

MONTBRISSON *seul lisant la lettre de Julie.*

» UN cloître va cacher mon infortune affreuse ;
» Je ne puis plus, Monsieur, jouir de vos bienfaits ;
» Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais !
» Puisse finir bien-tôt une vie odieuse !
» Terville... (je rougis d'avoir pu le nommer),
» Votre neveu ! Terville... il a su me charmer ;
» Je vous avouerai tout, votre ame est généreuse ;
» Je l'aime ; & vous savez que lorsqu'on peut l'aimer,
» Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuse ».

MONTBRISSON.

Qu'ai-je lu ! Dieu ! mes pleurs inondent ce papier.
Il appelle. Un laquais vient.
Quelqu'un ?... cherchez Terville, il faut me l'envoyer.
(*seul*).
Quel malheureux travers ! en voilà donc la suite !
Julie ! ah ! dans quel piege un ingrat t'a conduite !
Touchante vérité, répands sur mes discours,
Ce charme impérieux qui désarme toujours.
Eclaire mon neveu, laisse-le sans défense ;
Il entendra ta voix, c'est ma seule éloquence.



SCENE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

MONTBRISSON *l'air ému.*

TERVILLE !

TERVILLE.

Je sais tout... vos sens sont agités ?

MONTBRISSON.

Ils le sont, il est vrai.

TERVILLE.

C'eſt Verſeuil. . . .

MONTBRISSON.

Ecoutez.

Je dois ſur vous encor, tout m'y force & m'en preſſe ;
Eſſayer aujourd'hui les droits de ma tendreſſe.

TERVILLE.

Quoi ?

MONTBRISSON *lui ſaiſiſſant la main.*

Tenez-vous toujours au funeſte parti
Où vous étiez fixé ?

TERVILLE.

Laiſſons.

MONTBRISSON.

Répondez

TERVILLE.

Oui.

Je veux agir, penſer, ſentir à ma maniere.
Enfin. . . . vivre pour moi. . . . d'où vient votre colere?

MONTBRISSON (*avec indignation.*)

Où donc as-tu puiſé ces principes affreux,
Garants d'un eſprit faux & d'un cœur malheureux ?
Moi ; toujours moi ! quel mot ! quelle philoſophie !
Quels hommes as-tu vus ? Telle eſt donc la manie
De ces ſophiſtes vains, ces adroits impoſteurs ;
De la ſociété hardis légiſlateurs,
Qui, d'orgueil enivrés, feignent dans leurs ſyſtêmes,
D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-mêmes;
Dont l'aride ſageſſe en impoſe aujourd'hui,
Et qui n'ont ſu jamais exiſter dans autrui ?
Voilà de leur morale ! apprends que l'Egoïſte
Eſt, & ſera toujours le mortel le plus triſte ;
Sur-tout le plus cruel. . . . dis, dis, quel eſt ſon frein ?

TERVILLE.

L'honneur !

MONTBRISSON (*l'interrompant vivement.*)

C'eſt un grand mot dont il s'étaie en vain.
Nomme-moi ſes rapports ; en a-t-il ? il végete
Dans un monde étranger où le hazard le jette.
Que fait il à l'armée, au barreau, dans ſes champs ?
Il glace ſes amis, révolte ſes parens ;
Sa vie eſt un ſcandale, & ſa mort ſalutaire
N'enleve, en le frappant, qu'une charge à la terre.
D'un repentir tardif épargne toi l'affront :
Regarde Saingérans, ſes regrets t'inſtruiront.
Souffrant, abandonné, martyr de ſon ſyſtême,
Son inutilité l'épouvante lui-même. . . .
Crains un tel ſort, rougis de languir ſans lien,
Reprends l'eſprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

TERVILLE.

Citoyen ? je le ſuis. Pour l'hymen je le brave;
J'ai la prétention de n'être point eſclave.

MONTBRISSON.

Tu l'es de ton ſyſtême & de ton préjugé·
Va, c'eſt le même effet, le nom ſeul eſt changé.

TERVILLE.

Le mariage ainſi vous ſemble un joug utile ?

MONTBRISSON.

Il produit peu de mal, des biens, il en fait mille.

TERVILLE.

C'en eſt trop ! regardez, c'eſt tout ce que je veux.
Sur la ſociété jettez enfin les yeux.
Conſiderez Monſieur, les malheurs qu'il entraîne ?
Combien d'infortunés ont pleuré ſur ſa chaîne !
Voyez de tous côtés les ſcandaleux éclats,
(Je ne dis rien des maux que l'on n'apperçoit pas.)
Quels motifs parmi nous reglent les mariages ?
L'orgueil, l'intérêt vil, quelques vains avantages;
Et qu'attendre d'un cœur, s'engageant ſans attrait,
Dans un âge, où promettre eſt... au moins indiſcret.
Dans ces arrangements ſi froids, ſi legitimes,
Nous ſommes, tour-à-tour, oppreſſeurs & victimes.
Delà, tant de Beautés que l'on voue aux douleurs,
Qui perdent leur jeuneſſe, & vont perdre leurs mœurs,
Les enfans égarés par l'exemple des peres,
Les regrets, le déſordre & l'opprobre des meres,
Les maris bafoués, & même par des ſots,
Des noms d'époux, traînés dans tous les Tribunaux,
La femme qu'on accable après l'avoir vendue,
Et que la loi renferme aprés l'avoir perdue:
Celle qui, d'un jaloux redoutant l'œil vengeur,
Craint juſqu'à ſa penſée, & l'enferme en ſon cœur,
Celle enfin qui, ſuivant un charme involontaire,
Cherche confuſément l'objet qui doit lui plaire.
Voyez quelle eſt la fin même des plus prudens,
Des ſéparations au bout de quarante ans,
Mille ſoucis ſecrets, d'éternelles allarmes,
Les affronts, le mépris, le malheurs & les larmes....
Voilà pourtant, voilà l'effet le plus commun
D'un nœud ſouvent horrible & toujours importun.

MONTBRISSON.

Eh bien ! à qui s'en prendre ? à ces mortels ſans ame,
Qui braven t, comme toi, l'état qui les réclame,
Rompent l'ordre établi, diviſent les époux,
Leur enlevent la paix, leur tréſor le plus doux,
Eveillent les ſoupçons, égarent la tendreſſe
De l'amour paternel trompé dans ſon ivreſſe,
Et bientôt refroidis, ailleurs portant leurs vœux

Ne laissent que les pleurs & la honte après eux ?
Plus d'un cœur en a fait les funestes épreuves :
Mais des exceptions ne sont jamais des preuves :
Vois, pour quelques abus à l'himen reprochés,
Sous son voile combien d'avantage cachés !
La naïve Beauté que pare la décence,
Dans le sein du bonheur gardant son innocence,
L'échange pur des cœurs, les mutuels desirs,
Douce communauté des soins & des plaisirs,
Epanchement heureux des larmes solitaires,
Sacrifices touchans, & toujours volontaires ;
Les caresses d'un fils, ses jeux & ses progrès ;
Et l'espoir de renaître en de vivans portraits ;
Voilà quel fut un temps mon fortuné partage ;
Voilà de mon hymen l'attendrissante image.

TERVILLE.

Oui, vous fûtes heureux, je le sais, je le croi ;
Mais, ce bonheur passé parle aujourd'hui pour moi.
Où sont-ils ces transports, ces touchans sacrifices,
D'un lien qui n'est plus passageres délices ?
Que vous en reste-t-il ?

MONTBRISSON (*avec le cri de la douleur.*)

Il est vrai, je perdis
Tout ce qui me fut cher, mon épouse & mon fils :
Mais j'aime mieux ces pleurs, ce souvenir si tendre,
Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré,
Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
Oui, je les aime mieux que le bonheur frivole,
D'un cœur que rien n'émeut, & que l'orgueil isole.
La nature a des maux qu'il faut savoir chérir.
La peine qu'elle cause est encor un plaisir.

TERVILLE.

Beau prestige ! . . . . .

MONTBRISSON.

Ah ! barbare ! entre sous la chaumiere
Où vit l'infortuné qui laboure la terre,
Expiant notre luxe, existant pour souffrir,
Environné d'enfans qu'à peine il peut nourrir :
Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle,
Arrache de son sein sa compagne fidelle,
Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux,
Et dont l'amour au moins l'encourage aux travaux. . . .
Ses cris te répondront ; tu verras ses alarmes.
L'œil ardent de fureur & noyé dans les larmes,
Il te disputera ce malheureux trésor,
Que tu voudrois hélas ! qu'on lui ravit encor,
Et, succombant toi-même à sa juste colere,
Tu connoîtras le cœur d'un époux & d'un pere. . . .

Tu restes interdit ! mon cher Terville, eh ! quoi ?
Des tableaux aussi vrais ne peuvent rien sur toi ?
(*Après un silence.*)
Je saurai t'accabler, je saurai te confondre.

TERVILLE.

Jamais, & puisqu'il faut.

MONTBRISSON.

Attends pour me répondre.
Voyons : que dirois-tu, si ta funeste erreur
Condamnoit à la honte, & livroit au malheur
Un être intéressant, doux, sensible, estimable,
Un objet vertueux, que tu rendrois coupable,
Qui rougiroit toujours, loin de toi retenu,
De prononcer ton nom, & de t'avoir connu ;
Qui verroit dans les pleurs s'éclipser sa jeunesse,
Détesteroit son sort, maudiroit sa tendresse,
Voudroit fuir tes regards, loin de toi s'exiler,
Et que tu n'aurois plus l'espoir de consoler !

TERVILLE (*avec la plus grande agitation.*)

Qu'osez-vous supposer ? ah ! c'est moi, c'est moi-même
Qui veux fuir, qui frémis de mon désordre extrême...
Apprenez mes tourmens, & concevez les tous,
J'immole avec regret le penchant le plus doux ;
J'excite mon courage, & chaque effort me blesse....
Même en la surmontant, je chéris ma foiblesse.
Oui, j'adore Julie, & dans ce triste jour,
C'est l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON (*avec indignation.*)

Qu'entens-je ! & tu pouvois !... & ton horrible zele...
Tu crois peut-être encor qu'un autre est aimé d'elle.

TERVILLE.

Ciel ! & c'est sur ma foi que son cœur s'est livré.

MONTBRISSON.

C'en est trop !

TERVILLE.

Je crains tout.

MONTBRISSON.

Tu crains d'être éclairé.
Conviens-en ; sors enfin d'une erreur volontaire.

TERVILLE.

Je sais, Monsieur, je sais ce qu'il me reste à faire,
Et je vais.....

MONTBRISSON.

Demeurez.....

TERVILLE.

Je n'écoute plus rien.

MONTBRISSON.

Détruis donc à la fois ton bonheur & le mien.

TERVILLE.

Je connois mes devoirs.....

MONTBRISSON.

Non, ton cœur les oublie.

TERVILLE.

Je pars, mais mon amour laiſſe un pere à Julie.

MONTBRISSON *lui donnant la lettre de Julie.*

Hé bien ! pars, pars, mais lis.

TERVILLE *prenant la lettre & y jettant les yeux.*

Eſt-il vrai ! . . . juſtes Cieux !

(*Il lit.*) (*Il lit.*)

Un cloître. . . je frémis... Terville. . . ah ! malheureux !

(*Il lit*).

Il a ſu me charmer. . . . votre ame eſt généreuſe. . .

(*D'une voix étouffée*).

Il faut vivre coupable. . . ou mourir malheureuſe.

MONTBRISSON.

Terville ! . . .

TERVILLE.

Laiſſez-moi. . . . .

MONTBRISSON.

Terville !

TERVILLE.

O touble affreux !

MONTBRISSON.

Je triomphe. . . . . des pleurs échappent de ſes yeux.

(*Ici entrent Mad. de Verſeuil & Julie qui veut fuir en voyant Terville.*



SCENE IX.

Mad. DE VERSEUIL & JULIE *dans le fond du Théâtre.*

LES MEMES; TERVILLE (*ſur le devant de la Scene, toujours les yeux attachés ſur le billet.*)

MONTBRISSON *en appercevant Julie & allant à elle.*

Aproche. . . . . ne crains rien.

JULIE (*réſiſtant.*)

Monſieur. . . .

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille.

Il regarde la Marquiſe qui lui indique par un geſte que Julie eſt inſtruite de tout.

TERVILLE.

C'eſt elle !

JULIE (*s'approchant & jettant un cri.*)

Mon billet dans les mains de Terville !

(A Montbriſſon.) (Tombant dans les bras de Mad. de Verſeuil.)

Vous me trahiſſiez, vous ! je n'y ſurvivrai pas.

TERVILLE.

Que vois-je ?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

TERVILLE.

Ah ! c'eſt trop de combats

Il tombe aux pieds de Julie.

Mon ame déchirée.... Ecoutez-moi, Julie !

MONTBRISSON.

Ciel !

JULIE.

Terville !

Mad. DE VERSEUIL.

A vos pieds.

TERVILLE.

Il vous offre ſa vie.

JULIE.

N'eſt-ce qu'un ſonge !

TERVILLE.

Non : c'eſt Terville confus,
Qui fut barbare, hélas !... qui ne le ſera plus,
Détrompé par l'amour & par la vertu même,
Terville repentant, qui rougit, qui vous aime,
Qui vous aima toujours : oui, même en vous cédant,
Je brûlois, malgré moi, du feu le plus ardent.
Jaloux, déſeſpéré, j'idolâtrois vos charmes.
Jugez de mes remords, lorſque j'ai vu vos larmes!
Je renais.... vous venez de me créer un cœur,
Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur.
Je ne raiſonne plus, je ſuis tout à l'ivreſſe,
A l'orgueil de vous plaire, aux ſoins de ma tendreſſe ;
Dans des principes faux je m'étois engagé,
Le ſentiment m'éclaire, & ſeul m'a corrigé.

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis.... qu'ai je entendu ! Madame...
(A Terville.)
Ah ! cruel!... Dieu ! quel poids eſt de moins ſur mon ame !
A Montbriſſon en ſe jettant dans ſes bras.
Je ſens mieux en ce jour le prix de vos bontés ;
Mon Pere manque ſeul à mes félicités.
Mais quoi ? quel trouble encor ſe mêle à leurs délices?
(à Terville.)
Je veux des retours vrais & non des ſacrifices.
Si le regret ſuccede à ces vœux du moment,
De mes premiers deſtins j'aime mieux le tourment.
Pour que je ſois à vous, ſoyons tout l'un pour l'autre.
Sentirois-je un bonheur qui pourroit nuire au vôtre ?

TERVILLE (*avec transport.*)

Ah! croyez à l'amour que je vous ai juré ;
Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL *à Julie.*

Il déteste ses torts.

JULIE (*embrassant Mad. de Verseuil.*)

Et moi, je les oublie.

Terville retombe aux pieds de Julie & lui baise la main avec transport.



SCENE X.

LES MEMES; VERSEUIL, SAINGERANS NERINE & LA FLEUR.

SAINGERANS *appercevant Terville aux genoux de Julie.*

Bon! ne voilà t-il pas qu'il en veut à Julie ?

TERVILLE.

Je l'adore !....

NERINE.

Vivat !

MONTBRISSON *serrant son neveu dans ses bras.*

Vien, mon cher neveu, vien.
Redevenu sensible, il ne te manque rien.

TERVILLE *s'approchant en riant de Mad. de Verseuil.*

Madame.....

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! oui, j'entends.

TERVILLE *à Verseuil.*

Pardonnons l'un à l'autre.

VERSEUIL.

Jouis de ton bonheur.

TERVILLE *regardant M. & Mad. de Verseuil.*

Il s'accroît par le vôtre.

SAINGÉRANS.

Je vois, qu'excepté moi, tout le monde est heureux.

NÉRINE.

Rien n'est plus consolant.

TERVILLE (*à Lafleur qui s'approche d'un air suppliant*).

Je sais ce que tu veux.
Epouse : j'étois fou, n'imite pas ton Maître.
Dépendant, enchaîné, j'ai du plaisir à l'être.
Je vais tout réparer, & prouver hautement
Qu'on peut être mari, sans cesser d'être amant.

Fin du cinquieme & dernier Acte.